VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 4 AOUT 1914 NUMERO 12

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédact. Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

DIVISER POUR DETRUIRE

Le *Free Press* poursuit sa campagne contre tout ce qui n'est ni anglais ni protestant au Manitoba. Son article du 29 juillet dernier intitulé "La menace du nationalisme anti-canadien" est surtout remarquable par son allure haineuse et dépitée. On y pourrait, avec raison, piquer l'épigramme qu'un des plus célèbres polémistes français de nos jours accolait à un sale bouquin: "Ecrit sur fond de haine et de boue". A la vérité, cet épigramme vaudrait pour toute cette série d'attaques dont l'article du 29 n'est qu'une étape.

* * *

Cela demeure sur l'estomac du *Free Press* que le gouvernement ait été maintenu au pouvoir par le vote des minorités. La maigreur de la majorité obtenue par le gouvernement lui rend son échec encore plus pénible, plus cuisant qu'une défaite complète. Avoir effleuré les bords de l'assiette au beurre, avoir entrevu le picotin de la crèche, en avoir reniflé les parfums pénétrants et réconfortants! et devoir dire adieu à tout cela, se serrer le ventre durant cinq autres années parce que les minorités ont donné leur vote contre ceux qui les menaçaient, quelle déception et que de colères y trouvent leur source! Fol de rage, le *Free Press* tape à droite, à gauche, sur tout ce qu'il croit responsable de sa défaite.

* * *

Il y a quelques jours il traitait Mgr l'Archevêque de "politicien invétéré et sans scrupule", méritant encore moins d'égard que J.-B. Lauzon et s'en prenait à notre clergé qu'il accusait d'avoir mis son influence spirituelle au service du parti conservateur. Un peu plus tard, son ire se tournait contre les bonnes religieuses qui à Saint Boniface consacrent le meilleur de leur coeur et le plus clair de leur jeunesse au soin des vieillards malades et infirmes et des pauvres petites orphelines. Ses sarcasmes pleuvaient dru sur cette fleur de la charité catholique. Aujourd'hui, le *Free Press* se retourne contre les minorités, c'est-à-dire contre tout ce qui est faible, tout ce qui pourrait être quelque chose à écraser, à brutaliser, à tyranniser. Et naturellement, avec autant d'à propos qu'un cheveu dans la soupe, il n'oublie pas d'injurier le chef de l'Eglise au Manitoba, non parce qu'il est Mgr Langevin, mais bien parce qu'il est le chef des catholiques.

* * *

Attaquer Mgr l'Archevêque, s'en prendre à lui comme à la cause de tous ses malheurs, cela s'impose dans l'officine du *Free Press* comme s'imposent dans celle de l'*Orange Sentinel* d'hebdomadaires attaques contre les Jésuites. Aux yeux du *Free Press*, Mgr l'Archevêque est responsable de l'attitude des Ruthènes tout comme les Jésuites, aux yeux de l'*Orange Sentinel* sont responsables du récent assassinat de François-Ferdinand d'Autriche par un étudiant serbe, de la guerre franco-prussienne, etc.

* * *

Il y a quelques mois, au lendemain d'échec de certaines négociations entre les catholiques de Winnipeg et le Bureau des Commissaires des Ecoles, le *Free Press* conseillait insidieusement aux catholiques de cesser toute revendication au point de vue religieux et de rentrer tout simplement dans les cadres de leur parti respectif, ne tenant compte que de leur programme administratif. Dès lors, nous dénonçâmes cet appel et rappellâmes que la question religieuse primait dans la lutte qui s'annonçait. Maintenant, le *Free Press* oriente différemment ses batteries. Ne pouvant ramener sous le joug de l'esprit de parti la masse des catholiques, il s'efforce de les diviser au point de vue national. Cela lui permettrait de les écraser et de les détruire par lambeaux. Après une minorité, une autre et ainsi de suite jusqu'à la disparition de toutes.

Cette tactique est visible, et bien clairement, dans son dernier article. Sa rage est telle qu'elle lui fait oublier son jeu et permet de voir où il en veut venir.

Le groupe français et catholique est le pivot de la résistance. Rivé au sol, sans autre patrie que le Canada, muni d'une forte tradition, fort de droits garantis par la constitution, violés souvent, c'est vrai, mais toujours reconquis ou destinés à l'être, il concentre autour de lui toute la lutte de survivance des races et par son histoire enseigne qu'il ne faut jamais désespérer. Cellule d'une race implantée dans toutes les province et maitresse de Québec, il est de ce fait d'une attaque plutôt risquée. Partis politiques provinciaux et fédéraux sont solidaires. Même en n'y participant pas, un parti politique fédéral peut subir la répercussion des fautes commises par un parti provincial. C'est une des lois à peu près constantes de la politique en notre pays. Et par la distinction qu'apporte le *Free Press* dans ses attaques contre les minorités, il est aisé de voir qu'il ne l'oublie pas.

* * *

Le *Free Press* ne veut pas d'un pays multi-lingue: un pays bilingue lui suffit. Pas de multi-linguisme, cela signifie la disparition de toutes les autres minorités. Comme l'élément français n'est pas à dédaigner, le *Free Press* accorde que le pays sera bilingue mais "sous certains rapports". Il veut bien reconnaître que le Canada est notre patrie tout autant qu'il est celle des Anglais, que nous en avons été les premiers maitres, que le fait de la conquête n'a pas l'importance que d'aucuns lui attribuent. Cela est très gentil. Mais ce l'eut été encore plus et surtout cela eut eu le mérite d'apprendre à ses lecteurs ce qu'ils ignorent s'il avait ajouté qu'en 1774 nous avons conservé à la couronne britannique, nous Canadiens français et catholiques, ce pays que les anglo-protestants de la Nouvelle-Angleterre voulaient détacher de la Grande-Bretagne, qu'au moment où les Canadiens français défendaient Québec contre les troupes américaines des loyaux anglo-protestants de Québec attendaient dans l'île d'Orléans le résultat de la lutte pour se jeter dans le camp du vainqueur, qu'en 1812 le colonel de Salaberry, à la tête de trois cents Canadiens français forçait les envahisseurs américains à quitter le territoire canadien. Mais la gentillesse du *Free Press* ne pouvait durer longtemps et il devait tôt retirer de la gauche ce qu'il accordait de la droite. Et dans le même paragraphe où il concède que le Canada devra être un pays bilingue, il ajoute: "la majorité (dans cette province) s'est déjà servi de son "pouvoir" de faire de l'anglais la seule langue officielle du Manitoba. C'est à peu près la limite qu'il est bon de ne pas dépasser dans cet effort pour promouvoir l'idéal de l'homogénéité (anglaise) par des lois."

Ne trouvez-vous pas que ça sent un peu la conciliation? Le *Free Press* est prêt à admettre qu'il vaut mieux ne pas décréter par une loi que tous devront naitre aptes à parler couramment l'anglais.

Si Québec faisait ce qu'on a fait ici? Si "la majorité se servait de son pouvoir de faire dans Québec du français la seule langue officielle" tout en croyant que cet effort suffit à promouvoir l'idéal de l'homogénéité française par des lois, qu'en penserait le *Free Press?*

* * *

De cette définition du bilinguisme tel qu'il le comprend le *Free Press* se lance dans une furieuse attaque contre tout ce qui se nomme ruthène, polonais ou allemand. Ces malheureux osent demeurer fidèles à leur race, à la cause pour laquelle leurs pères ont souffert et ont péri. Chose légitime, en Europe, affirme le *Free Press*, mais sacrilège ici.

Supposons pour un moment que ces Ruthènes, Polonais et Allemands aient tort et que réellement ils soient une menace pour le Canada. Mais à qui donc la faute? Qui se doit frapper la poitrine et s'attribuer leur présence au Canada? Car ils ne sont pas venus ici de leur propre initiative: nous les y avons appelés par d'alléchantes et souvent fallacieuses invitations. C'est l'immigration intense pratiquée depuis un dix ou douze ans qui a fait d'eux des citoyens canadiens. Mais qui fut l'auteur de cette politique d'immigration à outrance? N'est-ce pas Sifton, le père nourricier du *Free Press?* Et dans quel but? Tout simplement de noyer l'élément français et catholique dans l'Ouest. Il rêvait, ce Sifton, de nous écraser sous une masse de nouveaux venus. Mais ses calculs ont été déjoués. Il s'est trouvé que le résultat de sa politique anti-française, anti-catholique qui devait supprimer jusqu'aux derniers vestiges de toutes nationalités autres que la nationalité anglaise a été tout simplement d'amplifier le problème et de dresser plus de combattants contre les anglicisants. Et d'ailleurs qui peut affirmer que ces nouveaux citoyens ne feront pas un aussi bon élément dans la nation canadienne que l'élément anglais? Nous, Canadiens français, parlons français et n'en sommes pas moins loyaux que les écrivailleurs du *Free Press*. Nos ancêtres conservèrent le pays à l'Angleterre quand peut-être les ancêtres de quelques-uns de ceux qui nous accusent aujourd'hui de déloyalisme combattaient dans les armées anglo-protestantes de la Nouvelle Angleterre contre la mère patrie.

Ce n'est pas en faisant appel aux préjugés de la population anglo-protestante de cette province, ce n'est pas en lui demandant de se dresser contre les minorités qui travaillent au développement de ce pays que le *Free Press* avancera la cause anglaise en cette province, qu'il contribuera à rattacher à l'Angleterre les différentes races qui l'habitent et qui continueront à demeurer différentes quoi que dise et fasse le *Free Press*. Il ferait mieux d'ouvrir l'histoire canadienne et de prendre conseil de Lord Elgin, l'un de ceux qui ont le plus fait pour la bonne entente entre les deux races qui peuplaient le Canada sous son administration. Ce qui s'appliquait aux Canadiens français d'alors s'applique tout aussi bien aux éléments ne parlant pas la langue anglaise aujourd'hui dans le Canada.

"Je suis parfaitement convaincu, écrivait lord Elgin à lord Grey en 1848, de l'inopportunité de tous ces efforts qui tentent à dénationaliser les Français. Généralement, ces tentatives produisent un résultat contraire à celui qu'on en attend, car elles raniment le feu des préjugés et des animosités nationales. Mais supposons qu'elles réussissent, quel sera le résultat? *Vous pourez peut-être, par des procédés de ce genre, "américaniser" les habitants français de la province; mais soyez certain que vous ne les angliciserez jamais.* Faites-leur sentir, au contraire, que leur religion, leurs moeurs, leurs traditions, leurs préjugés mêmes sont plus respectés ici que dans toute autre portion de ce vaste continent—et alors qui osera affirmer que la dernière main qui soutiendra le drapeau anglais sur le sol d'Amérique ne sera pas celle d'un Canadien français?"

UNE ATTAQUE DU FREE PRESS

LA MENACE DU NATIONALISME ANTI-CANADIEN

Un sentiment général d'inquiétude sur l'état de choses qui prévaut dans ces districts de la province où habitent en général les électeurs non anglais a contribué beaucoup au fort vote recueilli par les candidats libéraux dans les districts plus anciens du Manitoba. Si tous les faits eussent été connus, ce sentiment d'inquiétude eut été encore plus prononcé et le vote libéral plus fort. Cet état de choses constitue une très grande menace non seulement au Manitoba mais au Canada tout entier. Heureusement que le vote du 10 juillet dernier prouve qu'au Manitoba le peuple dans son ensemble acquiert la conscience de ce danger.

L'idéal d'un Canada de langue anglaise homogène n'est pas d'une réalisation facile. Sous certains rapports, le Canada demeurera un pays bilingue. Il est naturel et l'on comprend que les Canadiens français insistent sur le maintien de leur langue et de leurs institutions. Le Canada est leur patrie autant qu'il est celle des Canadiens de langue anglaise. A la vérité, ils en furent les premiers possesseurs et le fait de la conquête n'a pas l'importance que beaucoup lui attribuent. En autant qu'il est question de la population française, il est nécessaire de se bien convaincre qu'ils occupent une position toute spéciale et qu'ils ont droit à des égards exceptionnels. Qu'ils aient le culte de leur race, cela est inévitable. Néanmoins, la majorité de cette province a le droit de réclamer un système d'écoles nationales et un enseignement efficace de l'anglais dans les écoles ordinaires que fréquentent les enfants de langue française: elle a déjà usé du pouvoir de faire de l'anglais la seule langue officielle au Manitoba. C'est à peu près la limite qu'il est bon de ne pas dépasser dans cet effort pour promouvoir l'idéal de l'homogénéité par des lois.

Cependant il y a véritable danger que le Canada devienne non pas un pays bilingue mais un pays multilingue, peuplé par des races différentes, parlant des langues différentes et caressant des idéaux nationaux différents. C'est chez les Ruthènes qu'on peut plus spécialement noter la croissance de cet esprit national; il se développe aussi chez les Polonais; des efforts se font aussi pour le créer chez les Allemands bien qu'il soit peu probable que quelque succès y réponde.

Ce mouvement est cependant sérieux chez les Slaves et il importe que la population de langue anglaise des provinces de l'Ouest se rende compte de l'importance du danger. Le mouvement nationaliste-religieux chez les Ruthènes ne tend à rien moins qu'à la création dans l'Ouest Canadien d'une nationalité ruthène distincte laquelle, avec langue, institutions, coutumes et idéals, durera comme une nation au milieu d'une nation. Ils ont apporté au secours de cette propagande la langue, les idées, les cris de guerre et les appels aux préjugés de races de mise en Europe où les Ruthènes s'efforcent de maintenir leurs caractéristiques de race contre la politique restrictive de leurs maitres. En Europe, ils rêvent du rétablissement de l'ancienne et mythique Ukraine dans laquelle les Ukraniens persécutés de la Galicie Polonaise et du Sud de la Russie seraient de nouveau unis sous un même gouvernement.

Ces aspirations sont légitimes—en Europe. Le Ruthène—ou l'Ukrainien pour employer le terme le plus usuel—est là dans sa terre natale. Dans le pays qu'ont habité ses pères depuis l'origine des temps, il est justifiable de s'attacher à ses caractéristiques nationales et d'entretenir le rêve d'une résurrection nationale. Mais tout cela, dans le vingtième siècle, n'a rien à voir avec l'Ouest Canadien.

Le Canada, en donnant à l'immigrant un foyer et en lui offrant un avenir que ne lui peut offrir sa patrie, a le droit d'entourer de conditions le droit de citoyenneté. Le premier et le plus important c'est qu'il donne à ce pays sa première foi. C'est un devoir qui s'impose à tout nouveau colon qui vient au Canada—peu importe son pays d'origine. Anglais, écossais, allemand, américain, ruthène, russe: cela n'a pas d'importance. A moins d'être prêt à être d'abord Canadien, à juger toute question qui se peut présenter à lui selon le meilleur intérêt du Canada, il est dans ce pays sous de faux prétextes. Il devrait faire sa malle et retourner d'où il vient. On n'en veut point ici. Le Canada ne demande pas au nouvel arrivant d'oublier sa vieille patrie. Il peut conserver ses rapports sentimentaux avec la terre de son berceau et les transmettre à ses enfants, mais en tout ce qui concerne la gouverne de l'état il se doit au pays où il vit.

Ce mouvement de création d'une nationalité galicienne séparée dans l'Ouest a déjà atteint des proportions menaçantes. En plus de sa force naturelle, il a été encouragé et aidé par deux puissants agents: le gouvernement Roblin et la hiérarchie catholique romaine, sous la direction de l'archevêque Langevin. Le but du gouvernement a été d'attrapper des votes. S'il lui était donné de mentir à tout l'avenir de ces provinces, en tant que groupes de langue anglaise, moyennant dix ans d'un gouvernement d'autocrate, Sir Roblin consentirait ce marché sans un frisson. "Après moi, le déluge."

L'appui que donne l'archevêque Langevin au mouvement national ruthène est en accord avec son programme politico-religieux bien défini. Son but, c'est de créer dans les provinces de l'Ouest un état de choses tel qu'il pourra forcer les différents gouvernements à s'agenouiller devant lui et à lui faire des concessions sur demande. Une force ruthène compacte, mue par le sentiment de race et, dans une large mesure, soumise au contrôle de l'Eglise, constituerait une arme dont on pourrait user avec avantage pour dompter les gouvernements récalcitrants.

Dans la dernière élection provinciale, le parti libéral au Manitoba s'est heurté à une attaque sur tout le front de l'alliance Roblin-Langevin-nationaliste-ruthène. Le programme du parti libéral concédait pleinement aux Ruthènes le droit à des écoles bilingues en vertu de la loi de 1897. Mais cela n'a aucunement amoindri la férocité des attaques faites contre lui. S'ils eussent prêché la suppression complète de l'enseignement de la langue ruthène, on n'aurait pas pu les attaquer avec plus de sauvagerie. Il fut, dès lors, évident que les chefs de la propagande nationaliste-religieuse s'objectaient fortement à d'autres parties du programme libéral. Il ne fut pas non plus difficile de les découvrir. Le parti libéral réclamait une augmentation du nombre des écoles, suffisant à pourvoir aux besoins de toute la jeunesse en âge de fréquenter les écoles et un enseignement efficace de l'anglais aux enfants de toute école.

Pour que les conspirateurs triomphassent, il fallait que ce programme échouât. Donner à l'enfant une éducation anglaise complète constituait le meilleur mode de destruction de ce barbare rêve de transplanter dans cette terre nouvelle les antiques fiefs de l'Europe Centrale. Donner aux enfants ruthènes une éducation anglaise, c'était faire d'eux des Canadiens qui, tout en conservant pour leur patrie et la langue de leurs pères un attachement sentimental, se donneraient tout d'abord à la terre de leur naissance. Ce qui fait qu'ils doivent lutter pour le maintien du système scolaire actuel où l'enseignement de l'anglais n'est que pure apparence. Actuellement, il n'y a pas assez d'écoles: les professeurs de ces écoles sont incapables d'enseigner l'anglais si ce n'est comme matière secondaire: ces écoles sont soumises à l'inspection d'inspecteurs ruthènes dont le principal intérêt n'est certainement pas de constater si l'anglais est bien enseigné. Avec un tel état de choses, les enfants grandissent ignorant l'anglais et incapables de prendre part à la vie de la nation. Ils deviennent ainsi de faciles victimes pour les agitateurs nationalistes et religieux.

A la vérité, les élections du 10 juillet ont été pour la réaction Roblin-Langevin-Ruthène une très maigre victoire. Si Sir Rodmond en dépit d'un majorité populaire contre lui a une petite majorité dans la prochaine législature il le doit aux concessions et aux promesses qu'il a faites aux influences qui dans cette province combattent l'enseignement de l'anglais aux enfants non anglais. Il a maintenant une majorité de quatre à la législature. Derrière lui se trouvent cinq Canadiens français catholiques, chacun d'eux élu par des appels aux préjugés de races et de croyances. Dans onze comtés au moins—Gilbert Plains, Dauphin, Sainte-Rose, Beautiful Plains, Lakeside, Rockwood, Elmwood, Emerson, Dufferin, Manitou et Brandon—de fortes majorités dans les polls non anglais pour les candidats de Roblin détruisirent des majorités libérales dues au vote anglais. Il n'y a aucun doute sur la provenance de la majorité de Sir Roblin étant ce qu'elle est. Les électeurs de langue anglaise ont voté en masse contre Roblin.

Que sera l'avenir? La lutte contre les réactionnaires doit tout naturellement se poursuivre sans arrêt et avec une nouvelle vigueur. Nous devons le faire, non seulement pour nous-mêmes et pour l'avenir du pays, mais encore pour les Canadiens français et les Ruthènes de la minorité qui ont résisté aux influences religieuses et aux appels de race et ont prouvé qu'ils étaient capables d'une large conception au point de vue national de leurs devoirs comme électeurs. Ce serait une grande erreur que de dire que les Ruthènes et les Canadiens français ont voté en bloc contre le parti libéral. Partout les libéraux ont recueilli un chiffre respectable de ces votes et même dans certains endroits obtenu la majorité. Ces électeurs savaient, malgré les mensonges qu'on leur débita et les frénétiques appels qu'on leur fit, que le programme du parti libéral ne comportait aucune proscription de leur langue ni aucune restriction de leurs justes droits. Par leurs votes, ils ont prouvé leur volonté de coopérer avec les autres éléments de l'électorat à l'avancement du bien commun de cette province. Leur courage et leur esprit public jointe à la volonté du peuple anglais manifestée par le vote du 10 juillet donnent espoir qu'on a bloqué la réactionnaire politique d'éducation défectueuse et de propagande nationaliste et qu'avant peu elle sera complètement défaite.

ELECTIONS AU MANITORA

Le *Bien Public*, les Trois-Rivières:

Le principal cheval de bataille toutefois a été la question des écoles bilingues, avec cette différence que dans Ontario la haine du français manifestée par les Irlandais francophobes et les fanatiques orangistes, a bien servi les fins du parti conservateur; tandis que dans le Manitoba la même haine de la part du fanatisme orangiste a servi les fins du parti libéral.

Ce qui se dégage nettement de ces deux élections consécutives de l'Ontario et du Manitoba, c'est d'un côté le groupement des orangistes et de leurs alliés contre tout ce qui est français et catholique, et de l'autre côté le groupement de plus en plus compact et effectif de tous les Canadiens francais contre ceux qui servent la haine de leurs persécuteurs. L'histoire prouve que la démarcation des partis et les intérêts politiques, s'effacent devant la haine orangiste et francophobe: devant les assauts répétés de la tyrannie, les Canadiens francais semblent avoir compris que, pour la défense de leurs droits, il leur fallait de même mettre de côté toute divergence politique et s'unir dans un but d'intérêt commun. Ces deux récentes élections prouvent que les Canadiens français sont capables, quand ils le veulent, de s'affranchir de l'annihilant esprit de parti.

Dans l'Ontario, les Canadiens français paraissent avoir voté en masse contre le gouvernement Whitney, hostile aux écoles bilingues. Au Manitoba, le vote canadien-français a été favorable au gouvernement Roblin, donnant à lui seul aux conservateurs six représentants. Comme question de fait, étant donné l'état des partis, il arrive que si les conservateurs reviennent au pouvoir, cela sera dû uniquement à ce vote compact et uni des Canadiens français. Il est évident de même que la trop faible majorité conservatrice nécessitant une autre élection générale, c'est encore le vote compact de nos compatriotes qui décidera de la victoire.

Par ce que nous en voyons d'ici, il paraît assez clair que nos compatrites ne doivent compter que sur eux-mêmes pour la défense de leur cause qui est juste; aucune amitié franche et sincère ne leur vient ni d'un côté ni de l'autre des partis politiques. Les chefs, libéraux comme conservateurs, paraissent bien plus soucieux de ne pas déplaire aux orangistes, que de rendre courageusement justice aux catholiques français. L'union des nôtres devrait finir par avoir pour effet de baisser un peu l'arrogance des oppresseurs. Il semble, du reste, qu'au Manitoba comme en Ontario, nos compatriotes ne sont allés que vers le moindre mal. Ils ont des velléités de justice, et combattu donné crédit à Rowell de certain Whitney dont l'hostilité est trop largement prouvée. Ils viennent de donner crédit à Roblin d'apparentes bonnes intentions, et combattu Norris, le chef libéral du Manitoba qui avait publiquement admis son hostilité envers la langue française, et promis de remettre en vigueur l'ostracisme scolaire dans toute son odieuse application.

Si ces deux élections du Manitoba et de l'Ontario nous ont démontré une fois de plus combien est grande et tenace la haine orangiste contre les nôtres, elles nous ont au moins fourni le spectacle consolant de l'union des Canadiens français pour la défense des écoles francaises et catholiques. Nos compatriotes, brisent enfin les liens opprimants de l'esprit de parti, et réalisant l'union pour la défense d'une cause sacrée, méritent nos plus sincères félicitations et notre ferme appui.

TROP DE PAPIER

Les journaux de Ceylan content un curieuse histoire de faillite.

Dans un des districts de la grande île, celui de Ralnapoura, existent des gisements de pierres précieuses que les indigènes exploitent depuis un temps immémorial. Malgré les procédés primitifs d'extraction qu'ils emploient, ces mines, qui sont la propriété des différents chefs de clan, produisent en moyenne par mois pour $100,000 de rubis, de topazes et d'autres pierres.

Un groupe de capitalistes anglais et américains conçut le projet d'exploiter ces riches gisements d'après les procédés modernes, et les chefs indigènes consentirent à vendre pour 1 million leurs droits de propriété. Une société anonyme, la Gem Company, se constitua bientôt, au capital social de $1,100,000 et les actions furent souscrites rapidement, tant à Londres qu'à New-York.

Cet heureux début n'était que la préface d'un cataclysme! L'un des directeurs de la jeune compagnie se rendit à Ceylan pour remettre solennellement aux chefs cyngalais la somme convenue en échange de l'abandon de leurs droits, soit cinq millions en actions d'apport! Mais allez donc faire comprendre à des indigènes les beautés de la finance! Dédaignant ces liasses de papier, ils réclamèrent des écus sonnants et trébuchants!

Les capitalistes apprirent un peu tard que les lois de Ceylan ne pouvaient contraindre les propriétaires légitimes des mines à accepter le payement de la somme convenue en actions, si bien que la compagnie, incapable de verser en espèces le prix de la vente, dut déposer son bilan.

TOUTE L'EUROPE EN CONFLIT

L'Autriche-Hongrie, la Russie, l'Allemagne, la France, et la Serbie deja en lice.

Que fera l'Angleterre ?

LA SITUATION.

Mardi-La censure sévère exercée par tous les pays européens fait que nous n'avons que de vagues informations sur ce qui se passe en Europe. Ce qui est certain c'est que la Russie, l'Allemagne, l'Autriche et la Serbie sont en guerre. Tout prouve qu'il en est de même pour l'entrée en lice de la Grande Bretagne. L'Allemagne parait avoir violé la neutralité de tous les peits états neutres: Belgique, Luxembourg, Suisse, Hollande.

LES EFFECTIFS EN PRESENCE

SERBIE

L'effectif de l'armée serbe a été beaucoup affaibli dans la guerre des Balkans: c'est actuellement l'un des plus petits qui soient en Europe.

Il est certain d'autre part que depuis plusieurs années la Serbie a fait des préparatifs rapides et sur lesquels il faut compter en vue de prochaines guerres.

L'entraînement des soldats a de plus élevé le niveau de l'armée serbe à un degré d'efficacité auquel l'Europe en général a refusé jusqu'ici de faire crédit.

Le système sur lequel elle est basée a prouvé qu'elle possédait une grande puissance d'expansion.

L'enthousiasme qui règne dans ses rangs est une force motrice qui compense facilement ses défauts formels et autres.

Le service en Serbie est universellement obligatoire, l'âge de l'enrôlement étant de 17 ans et celui d'entraînement de 21.

La durée des services avant la guerre était de 18 mois à 2 ans sous les drapeaux, le reste de 10 ans dans le Premier Ban, de 7 dans le Second et 6 dans le Troisième ou la milice.

Si on excepte le Troisième Ban, l'effectif de l'armée serbe était estimé à 270,000 hommes.

Il y avait 5 divisions du Premier et 5 autres du Second Ban.

Il y a aussi une division de cavalerie.

L'infanterie comprend 30 régiments de 2 bataillons chacun et 2 bataillons de frontière.

Au cours de la guerre, de nouvelles divisions furent organisées dans les districts conquis.

En mobilisant le Troisième Ban ou la milice, ce corps doit comprendre 45 régiments de première et de seconde ligne.

Les forces de l'armée serbe se composent comme suit:

Armée active	120,000
Premier Ban	90,000
Second Ban	60,000
Total	270,000

AUTRICHE-HONGRIE

L'Autriche et la Hongrie ont l'organisation commune de leur principale armée active. Elles possèdent, en temps de paix, deux armées de ligne parfaitement organisées, différentes de la grande armée commune et l'une de l'autre: ce sont la première réserve autrichienne et la réserve hongroise. En dernier lieu, chaque pays a ses divers régiments d'hommes plus âgés.

Certaines parties de l'empire, telles que le Tyrol, la Bosnie et l'Herzégovine, ont par exemple, des régiments spéciaux pour le recrutement de leurs soldats.

Les seize corps de l'armée comprennent huit divisions de cavalerie et trente-trois divisions d'infanterie de l'armée active, auxquelles se trouve attachée une division de la première réserve autrichienne ou de la réserve hongroise.

En temps de guerre, celle-ci forme deux divisions additionnelles dans la cavalerie.

L'armée active comprend 467 bataillons d'infanterie.

La cavalerie, en temps de paix, comprend 252 escadrons: l'artillerie, 210 batteries de campagne, 56 obusiers, 24 grosses pièces, et en outre, 26 bataillons d'artillerie de garnison.

Les unités des deux réserves comprennent 216 bataillons, 101 escadrons et 128 batteries de campagne.

Les forces de l'armée sont estimées comme suit:

Armée commune	1,360,000
Prem. réserve aut.	240,000
Réserve hong.	220,000
Total	1,820,000

On croit qu'en enrôlant toutes les classes des Landsturms (régiments composés d'hommes ayant dépassé l'âge d'enrôlement, l'effectif de l'armée austro-hongroise peut être porté à 3,500,000 hommes.



L'Empereur d'Autriche

DE VIEUX ENNEMIS

L'Autriche-Hongrie et la Serbie sont de vieilles ennemies. La Serbie, autrefois, fut un puissant royaume, établi de l'Adriatique jusqu'aux portes de Constantinople, et du Danube à la Mer Egée. L'invasion de l'Europe orientale par les Ottomans porta un rude coup à ce royaume, alors morcelé par ses conquérants sanguinaires jusqu'au point de disparaître presque. Peu à peu, à mesure que la déchéance de l'empire ottoman se consommait, la Serbie renaquit, d'abord principauté ignorée, puis grandit, s'étendit jusqu'au Danube, mais sans jamais regagner la Bosnie et l'Herzégovine, deux de ses anciennes provinces, que le traité de 1878 céda à l'Autriche-Hongrie, pour les fins du gouvernement.

Toujours, depuis sa renaissance, la Serbie rêva de reprendre son ancien territoire, jusqu'à l'Adriatique. Elle n'a pas encore pu le faire, contrecarrée dans ses menées par Vienne. Pour redevenir ce qu'elle fut aux cours de sa splendeur, la Serbie médite de s'arrondir de Constantinople, de Salonique, du nord de l'Albanie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, et peut-être du Monténégro, de la Croatie et de l'Istrie. Or, sur tous ces points, elle se heurte à des occupations de longue durée, aux ambitions de la Grèce, à l'existence de la Bulgarie et du Monténégro, au royaume nouvellement constitué de l'Albanie, aux intérêts hostiles de l'empire austro-hongrois.

L'archiduc François-Ferdinand assassiné il y a quelques semaines à Sarajevo, était l'un des plus ardents adversaires du programme ambitituх de la Serbie. Son influence amena l'annexion définitive de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Autriche-Hongrie en 1908; c'est à cause de sa diplomatie toujours en éveil que l'Europe dut renoncer, en 1913, à donner à la Serbie ce qu'elle demandait, un débouché à soi sur l'Atlantique. L'archiduc avait médité de faire de l'empire dualiste de l'Autriche-Hongrie une sorte de triade, comprenant, d'une part, l'Autriche, de l'autre, la Hongrie, et, en troisième lieu, les provinces slaves, Croatie, Slavonie, Dalmatie, Bosnie, Herzégovine, Istrie, dont l'influence eût contrebalancé, dans l'empire de François-Joseph, le pouvoir de la Hongrie. Afin d'enclaver davantage la Serbie à l'intérieur des terres, il s'employa puissamment à faire naître le royaume d'Albanie, sur le littoral adriatique, ce qui nuirait encore plus les ambitions serbes. Acculée par lui à l'insuccès de ses plans ambitieux de renaissance grandiose, la Serbie le vit sans tristesse tomber sous les balles du jeune assassin Princip, un Serbe bosniaque. Et, l'adversaire mort, elle entend mener à bonne fin son projet d'une Serbie agrandie, qui, unie à la Bulgarie, ou l'ayant annexée, couvrirait presque toute la péninsule balkanique.

Là encore, même François-Ferdinand disparu, la Serbie se frappe aux visées autrichiennes. Elle a arrondi son territoire d'une partie de la vieille Serbie et d'une large nabde de Macédoine, à la suite de la dernière guerre balkanique. Elle veut pousser outre et l'Autriche-Hongrie ne le veut point.

* * *

La Serbie, en 1903, s'était donné de nouveaux maîtres, en assassinant le roi Alexandre et la reine Draga, à Belgrade. Tous deux appartenaient à la dynastie des Obrénovitch, suspecte d'amitié à l'endroit de l'Autriche. Le roi Pierre, de la famille des Karageorgevitch, leur succéda. Et, depuis, l'agitation serbe contre l'Autriche se décupla, s'étendit jusque dans l'empire austro-hongrois, en Bosnie et en Herzégovine surtout, peuplées de forts contingents de Serbes. L'annexion soudaine de ces deux provinces à l'empire austro-hongrois faillit précipiter une guerre austro-serbe, en 1908. Mais la Russie, alliée naturelle de la Serbie, et sur laquelle celle-ci comptait pour faire une diversion sur les frontières autrichiennes, affaiblie qu'elle était encore par la saignée de la guerre russo-japonaise, resta inerte, et la Serbie, rage au coeur, dut laisser l'annexion se consommer. La propagande anti-autrichienne se continua dans les milieux serbes et bosniaques; et, dans le conflit que menace à l'heure présente, qui aura peut-être éclaté quand le lecteur lira son journal, ce soir, l'âme autrichienne et l'âme serbe s'affronteront.

* * *

Londres, 28.—Le refus de l'Allemagne et de l'Autriche de participer à une conférence chargée de régler le différend austro-serbe, la nouvelle du rapide mouvement des troupes autrichiennes, le désarroi persistant des divers marchés d'Europe sont les faits les plus saillants de la journée. Les préparatifs de guerre sont généraux. Même l'Angleterre mobilise ses escadres, et les nouvelles au sujet du mouvement des navires de guerre anglais ont cessé.

Le théâtre des hostilités

La première et la seconde escadre ont tout leur matériel de guerre, et sont prêtes à partir à son signal donné. Des soldats armés sont postés autour des magasins et des dépôts d'huile. On croit ici, que l'attitude de l'Allemagne signifie qu'elle veut laisser à l'Autriche carte blanche pour châtier la Serbie, à moins que ce dernier pays n'accède aux demandes qui lui ont été faites. L'Allemagne aurait refusé sous le prétexte que le fait pour l'Autriche de comparaître avec la Serbie devant un tribunal européen accroîtrait les difficultés au lieu de les miminuer. Une nouvelle apparemment authentique dit que la Russie a reçu de l'Autriche l'assurance qu'elle n'avait pas l'intention de s'annexer la Serbie. Cette assurance serait de nature à favoriser les efforts de ceux qui veulent circonscrire le conflit. Jusqu'à présent, des nouvelles non confirmées disent que les hostilités entre l'Autriche et la Serbie ont été déclarées, qu'une patrouille autrichienne a capturé sur le Danube des vaisseaux serbes portant des armes en contrebande, que les Autrichiens ont pris Belgrade sans coup férir, et que la Russie a déclaré la guerre à l'Autriche.

Londres, 28.—Des dépêches reçues à Paris, à Berlin et dans cette ville aujourd'hui disent que des troupes autrichiennes ont traversé le Danube et ont pénétré dans le territoire serbe. D'après des nouvelles recues à l'ambassade d'Autriche à Paris, deux corps d'armée aurait occupé Belgrade.

* * *

L'EXODE DE LA CAPITALE SERBE EST COMMENCE

Belgrade, 28.—En dépit des avis donnés par le gouvernement, plusieurs familles serbes ont quitté la capitale pour le pays avoisinant. Force Hongrois et Autrichiens abandonnent Belgrade et les autres parties de la Serbie, Un ordre parfait règne dans la capitale. Un corps de volontaires composé d'étudiants s'acquitte des fonctions des agents de la paix.

Les préparatifs militaires se font avec une activité fiévreuse. On concentre les troupes dans les places fortifiées. Les quartiers-généraux de l'armée ont été établis à Kraguyevatz, mais en cas de nécessité, on les établirait à Krushevatz, à 90 milles au sud-est de Belgrade.

L'ALLEMAGNE NE VEUT PAS DE MEDIATION

Berlin, 28.—Le gouvernement allemand a formulé, aujourd'hui, son refus d'acquiescer au projet de conférence de sir Edward Grey. Il déclare que le projet, bon en principe, et dicté par une pensée élevée, est impraticable.

On ne peut pas s'attendre à ce qu'une grande puissance en querelle avec un petit voisin consente à soumettre le différend à un "aéropage européen". A plus forte raison, deux grandes puissances refuseront de comparaître devant un tel tribunal, à titre d'accusés. L'Allemagne suggère que des pourparlers entamés par les deux cabinets intéressés devraient remplacer le projet de conférence.

L'Amirauté allemande a ordonné aujourd'hui à la flotte de se concentrer dans les eaux allemandes.

L'AUTRICHE REJETTE LE PROJET DE GREY

Vienne, 28.—On annonce aujourd'hui d'une manière semi-officielle que l'Autriche a refusé d'agréer le projet formulé par sir Edward Grey et qui a trait à une conférence des ambassadeurs à Londres. A partir d'aujourd'hui, les bureaux de télégraphe de l'Autriche dégagent leur responsabilité au sujet des dépêches envoyées. Le bureau central du télégraphe est littéralement encombré par 200,000 télégrammes remis hier, avertissement ayant été donné hier que les messages subiraient des retards.

LA MARINE ITALIENNE RALLIEE

Glasgow, 28.—Trois navires de guerre italiens qui visitaient la "Clyde" ont reçu l'orde de retourner immédiatement en Italie.

Berlin, 28.—Les autorités de la police de cette ville ont annoncé qu'elles ne tolèreront pas davantage des manifestations dans les rues de la ville.

* * *

Londres, 29.—La nouvelle que l'Autriche-Hongrie avait déclaré la guerre à la Serbie, est arrivée ici hier, presque immédiatement après que l'Allemagne et l'Autriche eurent informé Sir Edward Grey de leur refus de participer à la conférence. Les peuples de l'Europe s'efforceront maintenant de circonscrire le conflit.

Aux quartiers généraux de l'armée serbe, à Kraguyevatz, on a été officiellement notifié de la déclaration de guerre de l'Autriche.

Dans le sercles diplomatiques on surveille l'attitude de la Russie; on croit en général qu'elle prêtera son appui à la Serbie dès que les hostilités seront sérieusement engagées.

LA MOBILISATION AUTRICHIENNE.—FORCE DE L'ARMEE

Berlin, 28.—Des dépêches reçues de la frontière autrichienne aujourd'hui annoncent que le transport du huitième et du neuvième corps d'armée de la Bohême vers la frontière serbe, a commencé hier. Seuls les militaires voyagent à bord des convois de la Bohême.

Les deux corps d'armée de la Bohême comprennent 32 bataillons d'infanterie munis de fusils à répétition, 6 régiments de cavalerie, 2 régiments d'artillerie de campagne et 2 régiments du corps du service d'armée. Les communications télégraphiques entre Carlsbad et Marienbad ne sont pas interrompues, mais elles ne se font qu'en ligne directe en passant par la frontière de la Saxe. Les communications entre Berlin et Vienne sont difficiles.

Le "Militaer-Whochenblatt", la gazette officielle hebdomadaire de l'armée, publie ce matin, un article remarquable, sur les forces relatives de la Russie et de l'Autriche, dans lequel on fait ressortir l'infériorité de la première. L'auteur de l'article affirme qu'on se fait habituellement une idée exagérée du nombre des soldats russes. Le nombre n'est pas tout. Le courage moral, la qualité des armes et la valeur des chefs sont des facteurs plus importants. L'écrivain rappelle que dans les temps modernes, la Russie n'a jamais vaincu une autre nation à forces égales. Sans le secours de la Roumanie elle n'eût pas triomphé de la Turquie en 1877. En concluant, il atteste que les cinq nouveaux corps d'armée qui auraient renforcé l'armée russe n'existent pas.

LE ROI DES ZOULOUS

L'homme qui vient de mourir sur sa ferme de Middlebury (Transvaal) était un des personnages les plus considérables de l'Afrique Australie.

Dinizulu, né au Zoulouland en 1869, était le fils et héritier du fameux Celliwoya, ce guerrier qui, doué d'une intelligence supérieure, écrasa plusieurs fois les armée anglaises et faillit chasser les races blanches du domaine de ses pères.

Son fils fut proclamé roi à l'âge de quinze ans. Aussi patriote que son père, mais moins doué que lui, il fomenta une révolte en 1889. Battu, fait prisonnier, il fut exilé à Sainte-Hélène, où il demeura prisonnier pendant neuf ans.

En 1907, il fit assassiner plusieurs chefs zoulous auxquels il reprochait d'être anglophiles, et fut de nouveau arrêté. Deux ans plus tard, il tentait de soulever ses compatriotes. Après un procès qui ne dura pas moins de 70 jours, il fut condamné à quatre années d'exil et transporté à Sainte-Hélène.

Mais, en raison de son mauvais état de santé, on le rapatria en 1910. Depuis cette époque, il vécut paisiblement sur sa ferme.

Dinizulu était un véritable géant. Haut de plus de deux mètres, il pesait 139 kilos!

LES MILLIONNAIRES AMERICAINS

Une statistique dressée par le Trésor américain nous apprend qu'il existe actuellement aux Etats-Unis 2,500 personnes jouissant d'un revenu annuel de $100,000 à $250,000.

On y compte en outre 650 personne disposant d'un revenu de $40,000 à $400,000; 350 personnes possédant de $500,000 à $1,000,000 de rentes et 101 personnes capables de dépenser plus de 1 million par an.

Les Etats-Unis d'Amérique restent et demeurent le "Pays des Dollars"!

DANS LE MONDE

L'IRLANDE EN EBULLITION

La bagarre d'hier a Dublin Souleve toute la population.—Les chefs nationalistes vont demander des reparations

Dublin, Irlande, 29.—Le conflit qui a eu lieu entre les troupes régulières de l'armée anglaise et les nationalistes a considérablement soulevé la population de Dublin et toute l'Irlande catholique qui ne respire que la vengeance contre les soldats de Sa Majesté.

Hier soir la foule a violemment attaqué les baraques royales, mais elle a été subséquemment repoussée par la police.

Les chefs nationalistes, considérant la gravité de la situation, vont demander une réparation au Gouvernement.

Les volontaires nationalistes, arme à l'épaule, font la parade dans les rues. Les agents de police croient bon de ne pas se mettre trop en évidence.

Toute la nuit durant on a manifesté dans la ville en chantant: "Dieu sauve l'Irlande" et "Nous voulons être libres".

* * *

Londres, 29.—En apprenant la nouvelle du combat entre les nationalistes et les troupes du gouvernement, le premier ministre Asquith qui est aussi ministre de la guerre, a quitté sa maison d'été sur le champ pour se rendre à Londres, où il a pris la charge du département de la guerre.

Dublin, 29.—Le Lord maire de Dublin a demandé que, dans l'intérêt de la paix, le bataillon de l'armée régulière du gouvernement transporte ailleurs ses quartiers.

Des préparatifs faits par les soldats à l'intérieur des baraques laissent croire que l'on se rendra aux désirs du Lord maire.

Dublin, 29.—Il y eu un commencement d'émeute dans cette ville hier soir, mais les autorités ont réussi à supprimer le désordre avant qu'il prit des proportions alarmantes. Il régnait beaucoup d'excitation dans la ville. Les autorités craignirent d'abord qu'il ne fût nécessaire d'appeler les troupes, ce qui eut causé une grande effusion de sang. Heureusement, on n'eut pas à recourir à cette extrémité.

La presse de tous les partis dénonce les gens responsables des tragiques événements de samedi. Seulement, on n'est pas d'accord quand il s'agit de préciser quels sont les coupables. La démission de sir Ross, le commissaire de police de Dublin, et la destitution de son assistant, M. Harrell, n'ont pas calmé l'indignation populaire. Le "Times" déclare que cette échauffourée fait naître les plus graves réflexions sur toute l'administration de M. Birrell. Le "Morning Post" défend les militaires et affirme que la destitution de Harrell a été faite pour plaire Redmond. Les journaux ministériels racontent et commentent l'affaire en recourant aux termes les plus violents. Le "Chronicle", à l'instar de Redmond, pense qu'il existe deux poids et deux mesures, quand il s'agit des nationalistes et des ulstéristes. Les journaux unionistes répètent que les derniers événements sont un avertissement suprême donné au gouvernement.

Dublin, 29.—Des émeutes ont encore éclaté, hier soir, mais n'ont pas eu de résultats malheureux. On avait entendu dire que les Ecossais allaient passer par la rue de la gare Amiens. Un grand nombre d'individus se rendirent à la gare et s'amusèrent à lancer des pierres contre les tramways.

Six cents volontaires ont paradé, aujourd'hui, suivis de 4,000,000 d'admirateurs, qui avaient emboîté le pas et chantait à gorge déployée.

Les nationalistes irlandais sont très affectés. Tous les conseils municipaux adoptent des résolutions dénonçant "le massacre". Les soldats de Limerick et de Kilkenney sont confinés aux casernes.

Le lord-maire de Dublin a réuni les magistrats pour étudier l'acte des autorités du château. La police menace de se mettre en grève, si on ne rappelle pas les membres renvoyés pour désobéissance.

On annonce ici que Sir John Ross, commissaire de police, a démissionné pour protester contre l'assistant-commissaire Harrell.

Philadelphie, 29.—Sir Roger Casement, un des chefs des volontaires nationalistes, actuellement dans cette ville, a confié hier qu'il a envoyé un cablogramme en Irlande, demandant de faire aux victimes de la fusillade de dimanche, des funérailles publiques. Il a suggéré également que tous les corps de volontaires devraient suivre le convoi funèbre, en portant les fusils que les victimes ont cherché à défendre. "Le gouvernement, dit il, n'aurait jamais donné à ses soldats l'ordre de tirer, si les volontaires nationalistes étaient aussi bien armés que leurs adversaires, les ulstéristes."



Cette vue des ruines de Zacatecas ne donne qu'une très maigre idée des ruines que semera en Europe la grande guerre qui mettra aux prises les plus grandes puissances militaires du Monde. Cette ville a été prise et saccagée par les rebelles mexicains se dirigeant vers Mexico. Il est probable que nous n'entendrons plus parler de la lutte dans cette malheureuse république.

UNE VILLE ENSEVELIE SOUS LA BOUE

La ville de Telluride AColorado) a été dévastée par un torrent de boue.—Il y a des victimes.

Telluride (Colorado), 29 juillet —La ville a été, par suite d'un violent orange, ensevelie en grande partie par une avalanche de boue.

Deux cadavres ont été retrouvés et on craint que plusieurs personnes, signalées comme disparues, n'aient également trouvé la mort.

La ville est complètement entourée de montagnes. La pluie torrentielle d'hier se transforma bientôt en immenses torrents de boue qui vinrent s'abattre sur la ville.

Dans le quartier commerçant, 120 magasins sont entièrement submergés, par la boue qui, dans certains endroits, atteint une hauteur de 20 pieds. De nombreuses maisons sont entièrement détruites.

L'orange éclata si bruquement, que parmi les nombreux habitants se trouvant dans les rues, plusieurs n'eurent pas le temps de se sauver et furent entraînés par le torrent: tel fut le cas de Mme B. E. Blakely et de Mme John Johnson.

Il a été jusqu'ici impossible d'obtenir des rapports des camps de mineurs des environs, et on ignore, par conséquent, le nombre exact des victimes.

Des médecins, les infirmières sons arrivés aujourd'hui: les secours commencement à s'organiser.

LES FEMMES SERBES

Elles se joignent aux hommes pour résister à l'invasion.

Berlin, 29 juillet.—Les femmes de Serbie et du Monténégro se joignet aux hommes pour résister à l'invasion du territoire serbe par les troupes autrichiennes.

Le Monténégro est décidé à venir en aide à la Serbie et les dépêches d'aujourd'hui signalelent que des femmes creusent des tranchées, près de Priboj, où un régiment d'artillerie de montagne sont en garnison.

De forts détachement ont été dirigés sur Valievo et Oujitza, deux places fortifiées de la frontière de la Bosnie.

LES CARTES POSTALES BILINGUES DANS L'ONTARIO

Elles ont disparu et on en conclue que, le gouvernement a baisse pavilon devant les exigences des francophobes

Toronto, 28.—Les cartes postales bilingues portant la mention "post card" et "cartes postales", ont disparu dans l'Ontario, et celles que les maitres de poste ont maintenant en vente ne portent que la mention anglaise.

L'apparition des cartes imprimées dans les deux langues, comme le veut la loi, puisqu'elles sont émises par le gouvernement fédéral, avait soulevé l'indignation des fanatiques ontariens et l'on conclue maintenant que M. L.-P. Pelletier, en livrant à l'Ontario des cartes où les mots français ont disparu, a baissé pavillon devant les exigences francophobes.

LA PERSECUTION

Ecoles catholiques fermées à Paris.—Autres fermetures en province

Par arrêté ministériel dix-huit écoles catholiques seront fermées à Paris à partir du 1er septembre prochain, sans compter les cent dix écoles catholiques fermées depuis un mois en province.

En réalité, il y aura, à Paris, vingt-cinq écoles catholiques fermées le 1er septembre: dix-huit par les arrêtés que nous venons de viser, et sept autres, déjà fermées en principe, mais pour lesquelles on avait dû accorder un sursis.

Ces mesures résultent de l'odieuse loi Combes, votée le 7 juillet 1904 et prescrivant dans un délai maximum de dix ans la fermeture de toutes les écoles catholiques.

LE MEURTRE LEGITIME PAR LES TRIBUNAUX, EN FRANCE

Acquittement scandaleux de la Caillaux

Paris, 28. La Caillaux est acquittée.

De par la République française et ses interprètes, le meurtre commis par une divorcée de la tourbe dorée qui compose l'aristocratie blocarde n'est pas un crime.

Autrefois, quand un noble avait commis un crime la justice royale l'envoyait à l'échafaud. Cela, c'était bon pour l'ancien régime. Aujourd'hui, sous le régime. Aujourd'hui, sous le régime de l'égalité républicaine, tout cela est changé. S'agit-il, en effet, d'une pauvre femme qui a volé un pain: on la jette en prison. S'agit-il d'une religieuse coupable d'avoir enseigné le respect des commandements de Dieu. Triple horreur! vite la pudeur républicaine déchire sa chemise, et ses valets chassent à coup de trique la pauvre servante de Dieu et des pauvres. Mais, s'agit-il d'une princesse de la République qui, de sang-froid, a assassiné un honnête homme dont les efforts tendaient à dégager son pays des étreintes d'un voleur accouplé avec une adultère, vite on applique un code nouveau et on libère la gueuse enrichie avec force courbettes.

C'est ce code et cette justice, ou plutôt cette injustice du régime de pourriture qui déshonore la France, qui viennent d'être appliqués à l'impudique dorée, à la meurtrière de Gaston Calmette.

La Troisième République, par la bouche d'un magistrat vendu au régime n'a fait qu'être logique avec ses principes en louant le meurtre commis par une adultère.

Cet ignoble acquittement illustre le degré de corruption où en est le régime. Il jette une lumière sinistre sur ce régime de fumier et de boue où la grasse et démocratique aristocratie de l'argent grouille comme les vers en un cadavre.

Grâce aux millions tout-puissants du sire Caillaux, on avait retardé le procès de sa concubine jusqu'en juillet, parce que l'on redoutait l'honnêteté du président des Assises, au mois de juin. Le juge Albanel, lui était un "frère". On pouvait s'y fier. La manière partiale dont il a dirigé le procès a montré qu'il est resté ferme Caillautin en tout.

L'accusateur public était un fervent "rrrépublicain de goche" lui aussi. Son réquisitoire contre la meutrière était était rédigé de telle sorte qu'il était ni plus ni moins qu'un plaidoyer en faveur de la tueuse.

Quand aux jurés, il va sans dire qu'on les avait soigneusement triés sur le volet. On les avait pesés ensuite au poids du républicanisme de gauche le plus pur.

Le tribunal ainsi tripoté par les Caillautins on pouvait procéder sans crainte.

Et on a procédé.

Hier après-midi, après les plaidoyers de M. Labori, avocat de la meurtrière, et de M. Chenu, avocat de la famille Calmette, le jury s'est retiré pour délibérer. A ce moment une foule énorme s'entassait sur la place du Palais et à grands cris réclamait son entrée dans la salle d'audience. La garde républicaine, massée aux abords de l'entrée, avait grand'peine à la maintenir. Bientôt des batailles éclatèrent dans la masse entre amis et ennemis du gouvernement. Il fallut appeler la police et les troupes pour rétablir l'ordre sur la place.

Au bout de trois quart d'heure, le jury revint dans l'enceinte de la Cour et donna son verdict: —Non coupable.

Ce fut alors un tumulte indescriptible dans la salle d'audience. La Caillaux se jeta au cou de Labori et l'embrassa avec effusion: ("Ton Jo" a pourtant dû rouler des gros yeux!) tandis qu'un groupe de spectateurs montés sur les chaises et les pupitres de crier: "Caillaux, assassin". Les partisans de Caillaux ripostèrent en hurlant. I ly eu de nombreux coups échangés. La garde républicaine intervint et vint à bout de séparer les combattants.

Dans l'impossibilité de se faire entendre, à cause du tumulte et des hurlements, le président Albanel suivi des autres juges sortit de la salle. La garde républicaine, pendant ce temps-là, expulsa une bonne partie des ennemis de Caillaux et rétablit un calme relatif dans l'enceinte de la Cour.

Albanel revint alors au tribunal prononça son jugement et ordonna la mise en liberté de la meurtrière.

La Caillaux, entourée de gardes sortit alors de la salle par la porte des témoins pendant qu'une explosion de cris de: "Meutriere, gueuse, tueuse," partait d'un groupe de spectateurs.

Pour la dérober à l'indignation populaire qui l'attendait dans la rue, on la fit sortir du Palais de Justice par une petite porte de derrière donnant sur une rue latérale. Une automobile attendait la tueuse et partit à pleine vitesse immédiatement.

Caillaux, fier de son succès et de sa puissance, glorieux, au bras de son ami Ceccaldi, sortit par la grande porte. Il fut reçu sur la place par une tempête de sifflets, de hou hou, assassin, à bas Caillaux." Il s'éloigna plein de morgue et de mépris pour le "peuple souverain" et princièrement escorté par la garde républicaine.

Il y eut des manifestations contre Caillaux un peu partout sur les boulevards, dans le cours de la soirée. La police eut fort à faire pour disperser les manifestants. En plus d'un endroit, elle dut appeler la garde républicaine à son secours. Il y eut plusieurs blessés de côté et d'autre et on fit maintes arrestations. Maurice Rostand est au nombre de ceux qui ont été jetés en prison.

De retour chez elle, la Caillaux a pris le dîner avec son mari et quelques amis. Et dans la veillée cette gueuse a donné une grande réception à laquelle assistaient les nababs et les perruches de l'aristocratie blocarde.

Et voilà comment s'est terminée une cause qui à partir de l'instant où la police a mis la tueuse en état d'arrestation, n'a été qu'une série d'injustices révoltantes et qu'un développement de partialité en faveur de la reine et patronne du régime blocard républicain.

Le président des Assises, Albanel, l'accusateur public, Herbaux, ne sont que de scandaleux politiciens, attachés à la fortune de Caillaux.

Les débats, à la Cour d'Assises ont donné, par la manière dont ils ont été dirigés, l'impression de la partialité du tribunal en faveur de la meurtrière. Les témoins à charge étaient grossièrement interrompus par les amis de Caillaux, qui allaient les engueuler jusque dans la boîte aux témoins.

Voilà où en est la justice en France.

Le radicalisme franc-maçon est venu à bout de démolir l'édifice antique de l'intègre magistrature d'autrefois. Les juges, de plus en plus, ne sont que des valets chargés d'appliquer les désirs de tel pitre de cirque, de tel vaurien et de tel jouisseur au pouvoir.

Des tribunaux français, un gouvernement sectaire et athée, ne voulant plus d'autre Dieu que la force, les millions, le ventre et toutes les jouissances de l'impudicité, a banni le Christ, le Juste par excellence, et son image.

Tlle jadis, la "Diké", qu'Hésiode nous montre maltraitée par les hommes et remontant en pleurant vers Zeus, telle la Justice, n'ayant plus rien à faire dans ces tribunaux, a suivi le Christ et son image.

Telle jadis, la "Diké" qu'Hésiodé nous montre maltraitée par les hommes et remontant en pleurant vers Zeus, telle la Justice, n'ayant plus rien à faire dans ces tribunaux, a suivi le Christ et son image.

Et ces tribunaux sans Dieu, l'acquittement de la Caillaux le montre une fois de plus, ne sont plus que des Cours d'injustice.



Le premier sang a été versé en Irlande. C'est à Dublin que la troupe a fait feu sur les nationalistes. Cet acte a provoqué d'émouvantes séances au parlement impérial. En face de la guerre qui menace, Redmond a déclaré que le gouvernement anglais pouvait compter sur les Irlandais pour défendre leur pays.

LE SANG COULE EN IRLANDE

Quatre morts et soixante blessés à Dublin

Dublin, 28.—Un grave incident s'est produit dimanche dans les rues de Dublin.

Une cargaison de dix mille fusils ayant été débarquée hier soir à Horoth, à neuf milles de Dublin, un bataillon de troupes écossaises reçut l'ordre de s'en emparer.

Les troupes se heurtèrent à un détachement de volontaires nationalistes, à qui les armes étaient destinées. Une foule énorme s'amassa bientôt, acclamant les volontaires de John Redmond.

Bientôt, la fureur de la foule contre les Ecossais devint telle, qu'elle se mit à lancer des pierres et des bouteilles sur les soldats.

Le bataillon d'Ecosse ouvrit alors le feu. En un instant, la rue fut couverte de blessés, tandis que les femmes et les enfants s'enfuyaient en criant dans toutes les directions.

Dans la soirée, on a annoncé qu'il y avait soixante blessés et quatre morts, dont trois hommes et une femme.

Département des patrons



6726

Joli modèle de blouse [illegible] jupe séparée ou comme partie de costume. Très simple sur le devant et dessous les bras. Au cou, un collet [illegible]. Les manches sont [illegible] aux épaules. On peut employer des tissus pour crêpe de Chine, coton crêpe, toile ou autres du même genre.

Le patron de blouse No 6726 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 2 verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

6748

Voici une modification du costume [illegible]. Il comprend une blouse avec corps et manches en un morceau. Il se glisse par dessus la tête. Les manches peuvent être longues ou courtes.

Le bas de la blouse est ample et joint à une jupe à [illegible]. On peut se servir de ratine, toile, gingham, etc.

Le patron No. 6748 est pour enfants de 6, 8, 10, 12 et 14 ans. La grandeur moyenne demande 2⅞ verges d'un tissu de 36 pouces de large avec ⅜ de verge d'un autre tissu de 27 pouces de large pour les insertions.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON

Département des patrons, La Liberté, B. P. 2151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No. .... Grandeur ....

Nom ....

Rue No ....

Ville ....

Province ....

CHRONIQUE AGRICOLE

LES RECOLTES AU CANADA

Ottawa, 23.—Un bulletin publié par le bureau des Recensements et Statistiques donne des évaluations revisées des superficies consacrées cette année aux récoltes de printemps, et de l'état de celles-ci au 30 juin. Ce bulletin donne aussi des évaluations de la superficie consacrée aux céréales semées plus tard, et aux récoltes sarclées: on y trouve aussi le nombre des bestiaux de ferme.

Ces évaluations sont basées sur les rapports envoyés par les correspondants agricoles du Bureau, à la fin de juin. Pour ce qui regarde les récoltes de printemps, ces évaluations confirment assez bien celles qui ont été publiées il y a un mois: l'orge, les grains mélangés, le foin et le trèfle sont cependant un peu inférieurs à ce que les rapports précédents en disaient tandis que l'avoine, le seigle, les pois et la luzerne sont supérieurs aux évaluations préliminaires qu'on en a publiées il y a un mois et qui déclaraient, en ce qui regarde le Canada oriental, que l'arrivée tardive du printemps avait considérablement retardé les semences.

La superficie sous blé est maintenant évaluée à 11,022,000 acres, soit 7,000 acres de plus qu'en 1913. Le blé de printemps recouvre 10,048,700 acres contre 10,045,000 acres en 1913, et la superficie consacré au blé d'automne est évaluée à 973,300 acres, contre 970,000 acres, l'an dernier. La superficie semée en avoine est estimée à 10,811,500 acres, ce qui est 380,500 acres de plus qu'en 1913, où la superficie ensemencée dépassait de 468,000 acres celle de 1912. On estime que l'orge recouvre 1,597,600 acres, contre 1,613,000 acres l'an dernier; le seigle recouvre 111,280 acres; les grains mélangés 163,300 acres, contre 473,800 acres; le foin et le trèfle 7,997,000 acres, contre 8,169,000 acres, et la luzerne 90,385 acres, contre 93,560.

Dans les trois provinces du nord-ouest, Manitoba, Saskatchewan et Alberta, l'évaluation revisée de la superficie du blé est de 10,063,500 acres, contre 10,036,000 acres l'an dernier: la Saskatchewan et l'Alberta accusent une augmentation, et le Manitoba une diminution. Dans les trois provinces, l'avoine couvre 6,106,000 acres, contre 5,792,000 acres en 1912, tandis que l'orge en couvre 1,038,000 acres contre 1,025,000. L'augmentation nette dans les trois provinces et pour les trois récoltes est, en acres, pour le blé, de 27,500; pour l'avoine, de 314,000 et pour l'orge de 13,000, soit un total de 354,500 acres pour les trois récoltes. C'est l'avoine qui, dans les trois provinces, accuse la plus grande augmentation de superficie: 314,000 acres, ce qui indique apparemment qu'on s'occupe davantage de culture mixte.

La superficie en acres des récoltes tardives de céréales et récoltes sarclées en 1914 est estimée comme suit: sarrasin, 354,000, contre 380,700 en 1913; lin, 1,163,000 contre 1,552,800; maïs à décortiquer, 256,000 contre 278,000; fèves, 43,830 contre 46,200; pommes de terre, 475,900 contre 473,500; navets, etc., 175,000 contre 186,400; betteraves, à sucre, 15,500 contre 17,000, et maïs fourrager, 317,000 contre 303,650. On remarquera que la superficie semée en graine de lin est de 389,800 acres inférieure à celle de l'année dernière, la diminution existant surtout en Saskatchewan, où la superficie semée en lin est de 1,030,000 acres, soit 356,000 acres de moins qu'en 1913.

En général, l'état des récoltes de printemps à la fin de juin était assez satisfaisant, excepté pour le foin et le trèfle qui, à cause de la sécheresse prolongée ont vu leur état tomber de 90.2 à 73.7 depuis le mois dernier. L'état de toutes les autres récoltes a baissé depuis le 1er. juin, et voici quel était au 30 juin, leur état, suivant une échelle où 100 représente la promesse d'une pleine récolte: blé d'automne, 78.2; blé de printemps, 86.3; tout blé, 84.5; avoine, 87.3; orge, 86.2; seigle, 84.7; pois, 86.9; grains mélangés, 87.3; luzerne, 81.5; et pâturages, 83.2. L'état du blé de printemps en Saskatchewan atteignait 90. Si les conditions sont, jusqu'à l'époque de la moisson, égales à la moyenne des six années 1908-1913, la moyenne de l'état modèle pour le blé, le seigle, l'orge et l'avoine, représente la promesse d'un rendement par acre supérieur de 3 p. c. pour le blé de printemps et l'orge, et de 1 p. c. pour le seigle, à la moyenne de ces six années, égal à cette moyenne en ce qui regarde l'avoine, et inférieur de 1 p. c. en ce qui regarde le blé d'automne.

Voici quel est le résultat de la compilation des évaluations de nos correspondants agricoles quant au nombre des bestiaux de ferme, à la fin de juin, et pour tout le Canada: chevaux, 2,947,738; vaches laitières, 2,673,286; autres bestiaux, 3,363,531; moutons, 2,058,045, et porcs, 3,434,261. Comparés à ceux de l'année dernière, ces chiffres représentent une augmentation dans le cas des chevaux, mais une diminution pour chacune des autres espèces de bétail.

Nos correspondants avaient été priés de tenir compte dans leurs évaluations de cette année de la grande exportation de bestiaux aux Etats-Unis, qui a suivi la réduction du tarif des Etats-Unis au mois d'octobre dernier; et quoique beaucoup de nos correspondants aient déclaré que l'élevage compenseraient largement les déficits causés par cette augmentation dens les expoprations, il semble que les diminutions constatées ont été causées par ces exportations. Les tableaux des rapports par provinces, indiquent que la diminution se fait surtout sentir dans la partie orientale du Canada, car des augmentations satisfaisantes dans le nombre des bestiaux se manifestent dans les provinces du nord-ouest et spécialement dans la Saskatchewan et l'Alberta.

DESINFECTION DES ETABLES

Pour prévenir l'apparition et la propagation des maladies contagieuses, il suffit ordinairement de tenir propre et d'aérer largement les étables et les écuries, voire même les chenils, et de préserver les animaux de tout contact suspect, mais toutes les fois qu'une maladie contagieuse existe, la désinfection s'impose.

C'est que les locaux sont rapidement ensemencés de germes contagieux; il y en a partout, sur le sol et la litière, sur les boiseries, les murs et les objets divers qui sont ou ont été en contact avec les animaux malades. La désinfection seule peut détruire les germes et arrêter la propagation des maladies.

Depuis quelques années, des études sérieuses et comparées ont été faites sur les divers désinfectants; mais l'opération de la désinfection ne comporte pas seulement l'emploi des désinfectants, elle se compose de pratiques diverses qu'il est nécessaire de bien connaître et de bien appliquer, et qui varient parfois suivant la nature de la maladie contagieuse.

La désinfection doit s'appliquer à tout ce qui a pu être souillé par les animaux malades, et qui, dès lors, peut recéler les germes de la contagion.

Habitations, cours, enclos, hangars, pâturages, fourrages et fumiers; objets divers à l'usage des animaux: harnais, voitures, débris cadavériques, etc.

Pratiquement, la désinfection doit être effectuée de la manière suivante:

1o Destruction des animaux morts et débris cadavériques, par l'enfouissement, les arrosant d'acide sulfurique, ou les recouvrant de chaux avant de combler la fosse.

2o Destruction par le feu de tous les objets sans valeur, retirés immédiatement des locaux: éponges, vieilles couvertes, mangeoires et rateliers en mauvais état, litières, fumiers, etc.

3o Flambage des objets en fer, chaines d'attache, fourches, mors, pelles, etc.

4o Lavage général des locaux, à grande eau additionnée de 3 pour 100 d'acide sulfurique, avec le balai et la brosse. En cas de morve, grattage de tous les objets en bois, des murs et des interstices des pavés; réfection du sol si le local n'est pas pavé.

5o Lavage à l'eau bouillante additionnée de 2 pour 100 d'acide phénique ou mieux de créosine ou de lysol, du sol, des murs, des ratеliers, des mangeoires, etc., etc.

Immersion dans le même liquide des couvertures, linges, vêtements, etc.

Lavage et séjour de quelques heures dans l'eau froide additionnée d'acide phénique ou de lysol, des objets en cuir que l'eau bouillante détruirait.

Le sublimé corrosif, à raison de 1 pour cent, doit être employé de préférence dans le cas de morve pour le lavage des mangeoires, rateliers et murs de face; mais comme ce sel est très toxique, il ne faut pas oublier de laver à grande eau toutes les parties avec lesquelles il a été en contact.

L'eau de chaux (lait de chaux) qui vient d'être faite, est très recommandée pour terminer toute désinfection, notamment pour désinfecter les murs et le sol des locaux.

Enfin, les fumigations sulfureuses donnent d'excellents résultats dans presque toutes les maladies contagieuses.

CHEVAUCHEE DU GRAND SIECLE

Depuis deux mois, le roi d'Espagne Philippe IV et l'empereur Frédéric III reprenaient l'offensive contre la France. La campagne de Picardie avait été funeste aux Français. Mélos ayant reconquis Aire et la Bassée et gagné la bataille de Honnecourt. Mais le Gouverneur général des Pays-Bas formait des projets plus vastes. Son ambition ne voulait plus se borner à reprendre seulement les villes que l'Espagne avait perdues: il voyait la France, affaiblie sur les frontières de Picardie et de Champagne, ne lui opposer qu'une armée inférieure en nombre; de plus, il prévoyait que la mort de Louis XIII, déclarée prochaine, troublerait violemment les coeurs; et c'était sur les divisions créées par la minorité d'un futur roi en bas-âge, qu'il établissait son espoir de porter un coup mortel à la France, dont on disait communément à l'étranger, que rien n'était plus facile que d'abattre en un tel moment cette nation "qui avait toujours accoutumé de perdre par ses disputes les avantages qu'elle remportait dans les guerres". Mélos avait donc rassemblé déjà, outre une artillerie formidable, la multitude de cette valeureuse infanterie espagnole, que l'Europe entière tenait pour irrésistible.

Il changea le projet du siège d'Arras, dont les préparatifs l'avaient occupé tout l'hiver, et résolut d'attaquer Rocroy, dans l'esprit que cette ville, où il comptait mettre une place d'armes, lui ouvrirait les portes de la Champagne. Ainsi, entre une femme et un enfant, tandis qu'agonisait son roi, la France pouvait voir ses Ardennes envahies et son territoire menacé.

...Ces sombres nouvelles précipitaient le Duc d'Enghien sur la route de Picardie. Il entra dans Amiens où était le rendez-vous de l'armée française, et n'y trouva que Gassion avec une faible partie des troupes. Déception cruelle. Mais un tel homme pouvait-il s'abandonner? Activement, il s'occupa de rassembler ses régiments disponibles auprès d'Amiens, tandis qu'il envoyait Gassion surveiller les marches des Espagnols. Apprenant que Mélos avait groupé toutes ses forces auprès de Douai, et qu'il s'avançait vers Landrecies avec un grand équipage de canons, il n'y tint plus et envoya l'ordre aux autres régiments épars de le venir joindre dans sa marche, puis il délogea d'Amiens rapidement. A Péronne, où il s'arrêta le deuxième jour, le comte d'Espenan lui donna des troupes qu'il ramenait de Laon, auxquelles le marquis de la Ferté-Sennectère, le soir même, ajoutait quelques lambeaux d'infanterie. L'armée française prenait corps. Mais le maréchal de Lhopital ayant fait quelques observations au Duc d'Enghien sur la vivacité de ces marches, le Duc vint trouver Gassion, réputé pour trouver faciles les actions les plus périlleuses.

Gassion avait débuté en 1625 comme gendarme dans la compagnie du Prince de Piémont; mais la gloire le mordant, il était bientôt passé, avec une troupe de volontaires français, au service du roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui bataillait en Saxe. Instruit et énergique, il fit acclamer la bravoure gauloise à Leipsick, et sauva la vie au roi de Suède sur les remparts d'Ingolstadt, où il fut nommé colonel. Le nouveau régiment accomplit des merveilles à Nuremberg et y fixa la victoire par son arrivée inattendue. A Lutzen, le colonel eut trois chevaux tués sous lui. Mais ce Gascon de Pau languissait loin de sa patrie; il se servit du quatrième cheval pour rentrer en France et offrit à Louis XIII son expérience et ses talents militaires. Le roi se connaissait en soldats, il envoya Gassion avec son grade au maréchal de la Force. Bientôt le mestre-de-camp se signalait par son intrépidité en Lorraine, puis aux sièges de Dôle, de Hesdin et de Landrecies. Maréchal de camp en 1638, Jean de Gassion n'avait que trente ans. C'était un soldat rude, en un bloc, ennemi du mystère malgré sa naissance au pays d'autan, un homme de conduite et de main-d'oeuvre, qui n'hésitait jamais entre deux états et ne sortait de son imagination que pour s'attacher à un fait, lui ôtant l'une après l'autre ses apparences mouvantes, afin de le mieux résoudre.

Mais Gassion redoutait la grande jeunesse du Duc d'Enghien: il n'avait pas eu le temps de le bien connaître.

—Combattre en ce moment, lui dit-il, c'est hasarder.

—J'aime mieux hasarder la bataille que de me charger de la honte de voir perdre la place de Rocroy dans les premiers jours de mon commandement.

—Le maréchal de Lhopital ne manquera pas de répudier ce projet, qu'il trouvera trop hardi.

—Alors, répondit le Duc d'Enghien sans pouvoir cacher son mécontentement, je ferai par adresse ce que je ne puis emporter d'autorité: je compte sur votre aide.

Séduit par tant de décision, le maréchal de camp s'inclina:

—Je suis à vous.

—Pour commencer, prenons le prétexte de jeter du monde dans les places, et avançons-nous si près des Espagnols que le maréchal de Lhopital lui-même se voie contraint à leur proposer la bataille.

On repartit en hâte. Au village de Fonsomme, le Duc d'Enghien fut informé que l'armée espagnole n'avait fait que menacer Landrecies et La Chapelle, et qu'elle marchait au pas relevé vers la Meuse, dans le dessein d'envahir la Champagne dépourvue d'hommes, d'artillerie et de magasins. A Joigny, on lui annonça que Mélos s'était arrêté à Rocroy pour commencer la tranchée. Il en eut froid, dit-il, jusqu'au fond de l'âme, et se mit à témoigner la plus furieuse impatience d'engager l'action, malgré les répugnances du vieux Lhopital, que le roi, dans un esprit de prudence, avait mis près de lui pour le tempérer.

* * *

Le soir de son arrivée à Joigny, comme il errait dans les bivouacs, uen voix joyeuse le héla:

—Hé! monsieur mon frère!

Le Duc se retourna. Derrière la lanterne du nouveau venu, il découvrit le visage malicieux de son cadet, le grand nez de famille des Condé, et ces yeux "bleu de prune" dont certaines dames de la cour se méfiaient déjà.

—Que venez-vous faire dans mon désordre, mon cher Armand?

Le prince de Conti, tout pâle encore de la fatigue d'une longue randonnée à cheval, joua le plus tendre étonnement.

—Mais, grand frère, ma présence ici est toute naturelle, je viens commander mon régiment!

—Quelle est cette nouvelle? Nous avons levé *Conti*, non pour vous envoyer au feu, mais pour vous doner le goût et l'envie des armes, que vos maîtres n'avaient point songé à développer en vous, puisque Monsieur le Prince vous avait tout d'abord donné à l'Eglise; mais malgré votre indifférence pour les abbayes, je présume que Madame la Princesse de Condé n'a point commis l'imprudence de vous laisser partir... pour aller combattre... à votre âge.

—Quinze ans!

—Veuillez vous reprendre et me détromper, c'est seulement quatorze.

Le colonel baissa la tête.

—J'ose croire, monsieur le Duc, que je ferai assez bonne figure dans vos rangs, je sais mon métier.

—Quel, ma foi? Monter à cheval et ferrailler, un peu d'arithmétique et de latin, et les danses. Voilà le bon bagage d'un colonel!

—Mon lieutenant-colonel discutera mes avis, et je vous promets de l'écouter.

Le Duc d'Enghien prit son jeune frère par les épaules, et le fit pencher sur la gauche, puis sur la droite.

—Qu'avez-vous là, qui vous gonfle tant les deux basques?

Il y mit les mains: le petit Conti recula en riant et montra deux grosses brioches.

—Ce n'est point tout, dit le Duc, allez au fond.

Le colonel retira un échaudé à l'anis, qu'il n'avait pas eu le temps de manger.

—Et dans la seconde poche?

L'enfant balbutia:

—Quelque livre, il me semble..

—De pâtisserie, vous voulez dire. Montrez-cela.

Il fallut céder. Le colonel, un peu confus, sortit de sa poche un grand morceau de pain d'épices de Senlis, c'était sa réserve. Les mains pleines, d'un geste charmant, il offrit le tout à son frère, mais le duc d'Enghien refusa.

—Ne pensez point me fléchir par vos gentillesses, monsieur, et gardez ces friandises, qui vous seront utiles pour retourner à Paris.

—Mon frère!

—Grâce à Dieu, mes colonels n'embarrassent point leurs poches d'échaudés.

Le prince de Conti jeta ses gâteaux par terre et s'élança vers le Duc d'Enghien.

—Louis, ne me renvoyez pas! Je vous fait serment que vous n'aurez rien à me reprocher!

—Cela pourrait être, mais...

—Je vous en conjure! Laissez moi près de vous! Aussi peu que j'y resterai, j'emploierai ce temps à vous plaire!

—Je ne saurais m'y prêter.

—Quelle humiliation! Eh bien, monsieur le Duc, dit le prince de Conti en martelant chacune de ses paroles, si je vous révélais une grande nouvelle... suivie, pardonnez-moi un tel mot, d'un sage conseil... me garderiez-vous?

—C'est à débattre. Si la nouvelle est d'importance et, ajouta le Duc en souriant, si le conseil est judicieux, je verrai.

—Oh! alors, j'assisterai donc à la bataille, car la nouvelle que je rapporte à franc étrier de Paris, c'est...

—Parlez.

—Le roi est mort.

—Le roi!...

Le Duc d'Enghien avait quitté le roi très malade, mais ses nouveaux soucis l'avaient détourné de penser à une fin aussi prompte. Après une courte rêverie, il prit la main de son frère.

—Et... votre conseil?

—Le conseil n'est point de moi, répondit le prince de Conti en baissant la voix, mais j'ai l'avantage de le transmettre. J'ai entendu dire par Monsieur le Prince notre père, en son privé où étaient ses amis monsieur de La Rochefoucauld et le Cardinal de Mazarin, qu'il était urgent de vous exhorter à venir tout de suite à Paris, afin de profiter des circonstances... Comme ils découvrirent à ce moment que je les écoutais, monsieur de la Rochefoucauld vint me toucher l'oreille. On reprit ensuite le conseil; mais monsieur le Prince avait rabattu la tapisserie, et je ne pus en écouter davantage.

—Suivez-moi, colonel.

—Bon, murmura le prince de Conti, s'il me donne mon titre, c'est qu'il a l'intention de me garder.

Il suivit son frère et imita son mutisme, sentant bien que dans ce silence se débattaient d'ardentes choses.

Le Duc d'Enghien venait de s'arrêter sur un tertre, au dessus des tentes de son armée. Immobile, les deux mains devant lui sur sa canne d'ivoire, il regardait les luttes du ciel.

De grands combats s'y livraient contre une étoile.

Une étoile, pensée de l'azur, était assaillie par les nuages. Des montagnes de ténèbres s'escaladaient pour atteindre et obnubiler cette petite lampe céleste. Toute l'armée de la nuit se ruait contre elle, la troupe avant-courrière des nuées vaporeuses, pareilles à des flocons de laine cardée, puis les grands nuages, avec leurs longues queues, comme des vaisseaux chargés de tempête, et d'autres, recéleurs d'éclairs, presque immobiles, qui semblaient d'autant plus menaçants. Mais dans le bouleversement de ces masses sombres, une éclaircie se faisait soudain, — doucement bleue—, et sur ce lit azuré l'étoile reparaissait, pure fille d'une constellation que le Duc d'Enghien, malgré sa science, cherchait à connaître sans y parvenir. Saisi d'une émotion mystérieuse, il s'intéressait à ce combat, qui lui représentait celui de son âme, où mille passions s'entrecroisaient pour obscurcir sa conscience.—Et lentement, là-haut, l'étoile s'exhalait des nuages noirs.—Loin d'en avoir souffert, elle en sortait comme d'un bain, et brillait plus vive et plus belle. Elle scintillait—idée—tantôt rose et tantôt saphir, faible et solitaire, mais éternelle. Le ciel, dans ses alentours, était ravagé par des trombes de vent qui démolissaient des murailles de nuages et y creusaient des gorges soudaines, mais au bout du noir défilé—l'étoile se montrait encore—A nouveau, les vents du nord, par grains violents, de leurs balais gigantesques, tourmentaient l'azur, nettoyaient sa nappe bleue et lisse,—et l'étoile brillait toujours—, et les nuages qui l'entouraient paraissaient s'allumer à sa lumière, pour l'entourer d'une auréole de gloire. Enfin la fleur du ciel eut raison des esprits nocturnes ameutés contre elle: l'affreux paysage se transforma insensiblement, la tempête emporta au loin les montagnes de vapeurs sombres, un souffle frais passa, l'infini devint clair, l'étoile resplendit,—et le Duc d'Enghien baissa la tête.

D'effrayants combats d'ambitions venaient de se livrer dans son âme, il en sortait vainqueur comme l'étoile.

—J'entends le conseil de Dieu, je reste.

Il se retourna:

—Non, mon frère, je n'irai point à Paris. Mes intérêts politiques peuvent m'y appeler, mon devoir de chef m'en détourne.

(Montrant au prince l'armée endormie sur ses bivouacs éteints). Elle a confiance, je ne la détromperai pas. Un instant j'ai pensé faiblir, tout en moi s'était obscurci.

Il regarda le ciel.

—Maintenant je suis fort. Que me fait Paris avec ses honneurs! Loin de chercher un rôle dans la Régence et de m'en rendre l'arbitre en m'emparant des affaires, je veux rester ici, près de mes soldats. Je n'ai plus qu'une volonté: vaincre. Aussi dois-je m'inquiéter que rien ne compromette la tranquilité morale de mes troupes, et qu'aucune mauvaise nouvelle...

Il arrêta son frère.

—Vous êtes dans le beau moment de la jeunesse où l'on croit à la sainteté des serments. Veuillez m'assurer que vous ne direz à personne la mort du roi.

—Monsieur le Duc, répondit l'enfant d'une voix d'homme, jusqu'à l'heure où vous m'en délierez, comptez sur mon silence.

—Eh bien donc, monsieur le colonel, je vous permets, en reconnaissance de votre message, de faire ici vos premières armes. Mais souvenez-vous, dès à présent, qu'un officier doit s'accoutumer à se contenter de peu et à mépriser la vaine délicatesse, dont j'ai constaté si souvent les pernicieuses conséquences dans mes campagnes de Picardie. Il doit estimer la santé, la frugalité, le bon naturel, l'attachement à ses amis, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours la vérité, surtout lorsqu'elle tend au bien du service, et avoir de l'horreur pour la flatterie. Gravez cela dans votre mémoire, et gardez-moi de vos plaintes si un tel régime vous incommode, car je ne compte point vous protéger, ni vous distinguer d'aucun autre.

—Je ferai mon service comme les camarades, répondit bravement l'enfant.

Il salua son frère, et le Duc d'Enghien s'en alla trouver le maréchal de Lhopital, le front tranquille, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé depuis une heure, et comme si l'Europe avait toujours un roi de France.

G. d'Esparbès.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

Mlle Gabrielle Mollot de Winnipeg est en promenade chez son frère M. Marcel Mollot.

* * *

Madame Laliberté est retournée à Saint-Boniface cette semaine.

* * *

Madame Maurice Piché de Saint-Boniface est en visite chez Mde Alfred Piché.

* * *

Naissance—M. et Mme Philippe Painchaud une fille née 27 courant. Elle a reçu au baptême les noms de Ann-Marie. Parrain et marraine M. et Mde. Alfred Hamel.

* * *

Melle Ernestine Guilbault est en visite chez des parents et amies de Somerset et Notre-Dame ds Lourdes, Man.

* * *

Madame Schwartz de Winnipeg est l'hôte de Mde P. A. Bouvier, cette semaine.

* * *

Melle Bélanger de Transcona, Man., est venue rendre visite à sa soeur Madame Gédéon Couture.

* * *

Notre Curé absent cette semaine à la retraite qui a lieu au Séminaire de Saint-Bnioface.

* * *

M. l'Abbé Boivin curé à Somerset était de passage au presbytère lundi.

* * *

M. W. H. Stevens a visitér ses parents et amis du Portage la Prairie, Man.

* * *

Notre Club de Balle se mesurera le 1er août avec celui de Marshall Wells de Winnipeg, Man.

* * *

Notre coquette église a été la scène d'une magnifique réception dimanche dernier après vêpres. Lorsque nos paroissiens par l'entremise d M. Thomas O'Neil ont présenté à leur dévoué pasteur, une bourse bien remplie, comme gage d'affection que les ouailles ont envers leur père spirituel.

C'était une belle et grande réunion de la grande famille des Canadiens-Français et Irlandais de la belle paroisse du Sacré-Coeur de Fannystelle, aussi cette fête restera longtemps imprimée dans nos coeurs. Une adresse fut par le Secrétaire du Comité d'Eglise, M. Joseph Painchaud, qui se lit comme suit

Au Reverend Poitras,
Cure de Fannystelle.

Cher et Vénére Pasteur:

Constatant avec une peine bien sensible combien votre santé est chancelante et combien vous auriez besoin d'un repos si justement mérité, vos paroissiens, dans un commun élan d'affection et de reconnaisance se sont unis pour vous offrir une bourse qui vous aiderait à faire un voyage de quelques semaines vous permettant ainsi de refaire vos forces épuisées à leur service.

Que, Bien Aimé Pasteur, c'est pour nous, tout indignes que nous en sommes, que vous dépensez si largement votre faible santé, aussi avons-nous senti qu'il était de notre devoir de vous aider à vous accorder quelques jours de repos, et nous avons pensé qu'il vous serait peut-être agréable de faire un voyage dans tel ou tel endroit à votre choix.

Nous espérons que vous voudrez bien accepter cette légère offrande dictée par notre profonde reconnaisance à laquelle vous avez droit, à tant de titres.

C'est le doux espoir de vous voir revenir, sinon parfaitement rétabli, du moins fortifié et reposé que nous attendons avec une bien vive impatience votre retour au milieu de nous et nous ajouterons le complément à votre guxrison en étant plus docile à vos enseignements et en marchant dorénavant tous et sans exception dans l'admirable voie du bien que vous nous tracez avec tant d'amour et de dévouement.

Les Paroisisens de Fannystelle.
Les Paroissiens
de Fannystelle.

Adresse lue en Anglais par l'auteur de cette démonstration, M. Thomas O'Neil.

To Rev. Father Joseph Poitras.
Reverend and Dear Father,

We the members of your congregation at Fannystelle, Man. on this day made glorious in Christ and his Church, by the convening of the Great Eucraristic Congress at the Sacred City of Lourdes, France beg to mark with some appropriate action our heartfelt aprpeciation of your great pity, your setrling priestly qualities and the zeal and devotion with which you have sacrificed yourself in the interests of your congregation.

We realize fully that it has fallen to the lote of but a few priests to guide their flock, through more trying and discouraging times, we feel also that this work has not been accomplished without serious inroads upon your health, and we respectfully request you to accept the acompanying small purse, both as an evidence of our sincere attachment to yourself and in the hope that you may use it to obtain much needed relaxation from your labors.

Signed:
Joseph Painchaud,
John McGreevy
Marcel Arnal
L. H. Piché,
T. J. O'Neil

M. le Curé dans quelques mots bien choisis, a fait allusion à la foi et au dévouement de ses paroissiens; il parla aussi de nos frères les Irlandais Catholiques de cette paroisse. Il dit qu'il n'était pas étranger à leur foi, et à leur dévouement au prêtre: puisqu'il était venu en contact avec eux lorsqu'il habitait Winnipeg.

Après avoir dans la matinée uni notre pensée et nos couers vers la magnifique démonstration dédiée à Jésus-Hostile à Lourdes comme M. O'Neil l'a dit dans son adresse, il n'y avait pas de meilleure occasion pour faire à notre Pasteur, une démonstration d'estime que nous avons pour lui.

Depuis quelques semaines l'état de santé de notre Curé est délicate, aussi un repos serait nécessaire, pour refaire les forces épuisées au service de chacun et de nous tous.

Nous espérons qu'un séjour de quelques semaines dans un pays au climat plus régulier que le nôtre, sera une aide vers le rétablissement complet de sa santé.

Nous remercions tout cordialement M. Thomas O'Neil de son zèle envers son pasteur, et tous ceux démonstration un succès accompli.

"Yvonnic"

LAURIER, MAN.

Dimanche dernier M. Pierre Gamache en l'honneur de la fête de naissance de son fils, M. Alcède Gamache, recevait tous ses enfants et quelques-uns de ses amis. M. Alcibiade son fils, accompagné de sa dame et de ses enfants était venu de Fisher Branch pour la circonstance. Un magnifique souper fut servi. Melle Germaine Trottier eut l'honneur d'accompagner à table M. Joseph Hamelin, le nouvel "élu" gendre de M. Pierre Gamache. Melle Alice Gamache accompagnait au piano M. Bouchard violincelliste qei ont su faire sauter avec entrain tous les assistants jusqu'à une heure avancée, où tous se retirèerent enchantés d'un si bon accueil.

* * *

Les vacances s'achèvent, quelques unes de nos diplomates s'effraient d les voir arriver à leur fin.

* * *

Mde Stevenson est revenue d'une promenade à Winnipeg, accompagnée de sa mère Mde MacLeans qui passera quelques semaines chez elle.

* * *

Mdes Landry et Assailly sont revenues d l'hôpital assurées de leur prompte guérison. Nous en sommes heureux.

* * *

Nous entendons dire que Melle Lamb et M. Blouin reprondront la direction de notre école de Laurier. Noux leur souhaitons bon succès.

* * *

M. Valcourt gérant de la Banque de Ste-Rose du Lac, était de passage vendredi dernier à Laurier. Les quelques heures qu'il a passées au milieu de la famille de M. P.

* * *

Trottier ont été d'un entrain qui parlait en sa faveur.

* * *

En l'honneur de Melles Berthe et Gabrielle Trottier un picnic s'organise pour le 8 août prochain au Lac Dauphin. Inutile de dire que ce sera un grand jour de fête pour ces chères esclaves de "l'Etude et de Devoir."

* * *

Melle Jeanne D'Août de Makinak est en promenade chez M. P. Trottier de Laurier.

Melle Delphine Trottier de Laurier est en visite chez Mde R. Doucette de McrCeary.

* * *

Le village de Laurier prend une tournure d'émancipation bien admirée, les lunchs, les thés en plein air deviennent à la mode, il fait si bon de se rafraîchir durant cette challeur intense.

* * *

La récolte s'annonce bien, grâce aux averses de chaque jour.

* * *

Une rumeur qui, espérons, doit être fausse, nous annonce le changement de notre digne et estimé Curé; nous n'en croyons rien. Ce serait pour nous une cruelle parte.

Un abonné.

CAREY.

M. Arthur Hébert a eu la visite des demoiselles Cordélia et Maria Toupin, de Saint-Boniface. Elles arrivèrent à Carey le 23 et revinrent à Saint-Boniface très contentes de leur voyage.

Le 31, elles se rendirent à Saint-Malo avec leur cousin, Adrien

* * *

M. Roger Mouflier reçut avec joie sa fille, Mme Gauvin, de Saint-Boniface

* * *

M. Henri Hébert, accompagné de Melle Jeanne Chenard a été à Winnipeg Beach vendredi.

Une amie.

UN ETAT MINUSCULE

Sur les confins de la Romagne et des Marches, non loin du célèbre Rubicon, la petite république de Saint-Marin est fièrement campée sur les contreforts orientaux de l'Apennin, au-dessus de l'Adriatique.

En 1860, au moment où un irrésistible mouvement entrainait toute l'Italie vers l'unité, où les anciens royaumes et duchés s'écroulaient comme des châteaux de cartes, seul Saint-Marin entendit conserver son indépendance et ne s'annexa pas au jeune royaume.

Saint-Marin ne possède pas de voie ferrée. Pour s'y rendre, on quitte le train à Rimini, et on prend la voiture publique qui, par une bonne route de cinq lieues, conduit à la petite capitale

Rien n'est pittoresque comme l'énorme rocher, qui porte le nom orgueilleux de mont Titan, dressé de loin, à pic, en éperon aigu au-dessus de la vallée et couronné par les tours et courtines d'un château fort gothique. Cette citadelle est entourée de murs puissants qui descendent jusqu'à la ville. Le palais du gouvernement, qui date du XIIIe siècle, a été restauré de nos jours par Azzurri.

La cité, aux ruelles montueuses, offre peu de curiosités. Sur la place a été érigée une statue de la liberté. La cathédrale date du XIXe siècle. Mais il n'y a pas d'évêque: les huit paroisses de l'Etat relèvent des diocèses italiens de Montefeltro et de Rimini.

Saint-Marin, en dépit de l'exiguité de son territoire, est la doyenne des républiques du monde. Elle se forma au VIe siècle autour de l'ermitage qu'y avait fait élever le moine dalmate Marinus, dont elle porte le nom.

C'est pourtant un tout petit Etat. Sa superficie totale est de 61 kilomètres carrés, et sa population de dix mille habitants en chiffres ronds, dont douze cents pour la métropole. Le sol est montueux et peu fertile et le budget n'atteint pas cent mille francs. Pendant longtemps il fut interdit d'établir une imprimerie dans l'Etat, pour ne pas froisser la susceptibilité des voisins.

L'armée compte 950 soldats et 38 officiers, chiffre élevé pour la population; quatre canons, ont été donnée en 1797 par Bonaparte: on en a commandé récemment quatre autres d'un nouveau modèle.

Le gouvernement est exercé par un Grand Conseil de 60 membres, élus à vie, composé de vingt nobles, vingt bourgeois, vingt paysans, suivant l'ancien principe des trois ordres, et qui désigne deux capitaines régents chargés du pouvoir exécutif. Ceux-ci portent dans les cérémonies le pittoresque et brillant costume de la Renaissance. Renouvelables jadis tous les six mois, ils sont choisis maintenant pour deux ans. Les deux magistrats suprêmes actuellement en fonction sont un noble, le commandeur Marius Barbiconi, et un paysan, Giacomo Marcucci. L'administration de la justice est confiée à un jurisconsulte étranger, nommé pour trois ans.

Albert Dauzat.

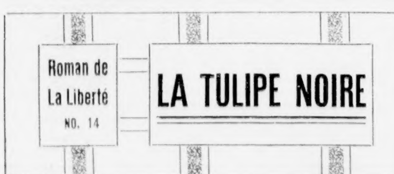
LA FIN DES PAQUEBOTS GEANTS

"L'Imperator", l'orgueil de la marine marchande allemande, n'aura pas joui longtemps de son triomphe: ses armateurs ont décidé de le retirer du service actif et de le transformer de fond en comble.

On se souviendra des mutiples accidents (collision, incendie, échouage) qui marquèrent ses traversées. L'expérience a prouvé que ses constructeurs avaient sacrifié l'utile à l'agréable et au pompeux, que ses chaudières n'étaient pas assez puissantes, que son équilibre était mal assuré.

Construit pour transporter entre l'Europe et l'Afrique de richissimes passagers, à qui il offrait des appartements d'un luxe inouï, il sera transformé intérieurement de telle façon qu'il ne contiendra plus que des cabines ordinaires. Le transport des millionnaires "ne paye pas"!

Les malheurs de "l'Imperator" ont prouvé, entre autres choses, qu'il était dangereux de construire trop grands paquebots. Aussi, les grandes compagnies allemandes ont-elles décidé de ne plus mettre en chantier de pareils mastodontes. La North-German Lloyd a résolu, dans son dernier conseil de direction, de ne plus construire de navires de plus de 30,000 tonnes.



—Oui, oui, tulipe, répliquait le vieillard. On connait les ruses de MM. les prisonniers.

—Mais je vous jure...

—Lâchez, répétait Gryphus en frappant du pied. Lâchez, ou j'appelle la garde.

—Appelez qui vous voudrez, mais vous n'aurez cette pauvre fleur qu'avec ma vie.

Gryphus, exaspéré, enfonça ses doigts pour la seconde fois dans la terre, et cette fois en tira le caïeu tout noir, et tandis que van Baerle était heureux d'avoir sauvé le contenant ne s'imaginant pas que son adversaire possédât le contenu, Gryphus lança violemment le caïeu amolli qui s'écrasa sur la dalle, et disparut presque aussitôt broyé, mis en bouillie, sous le large soulier du geôlier.

Van Baerle vit le meurtre, entrevit les débris humides, comprit cette joie féroce de Gryphus et poussa un cri de désespoir qui eût attendri ce geôlier assassin qui, quelques années plus tôt, avait tué l'araignée de Pellisson.

L'idée d'assommer ce méchant homme passa comme un éclair dans son cerveau. Le feu et le sang tout ensemble lui montèrent au front, l'aveuglèrent, et il leva de ses deux mains la cruche lourde de toute l'inutile terre qui y restait. Un instant de plus, et il la laissait retomber sur le crâne du vieux Gryphus.

Un cri l'arrêta, un cri plein de larmes et d'angoisses, le cri que poussa derrière le grillage du guichet la pauvre Rosa pâle, tremblante, les bras levés au ciel, et placée entre son père et son ami.

Cornélius abandonna la cruche qui se brisa en mille pièces avec un fracas épouvantable.

Et alors Gryphus comprit le danger qu'il venait de courir et s'emporta à de terribles menaces.

—Oh! il faut, lui dit Cornélius, que vous soyez un homme bien lâche et bien manant pour arracher à un pauvre prisonnier sa seule consolation, un oignon de tulipe.

—Fi! mon père, ajouta Rosa, c'est un crime que vous venez de commettre.

—Ah! c'est vous, péronnelle, s'écria en se retournant vers sa fille le vieillard bouillant de colère, mêlez-vous de ce qui vous regarde, et surtout descendez au plus vite.

—Malheureux! malheureux! continuait Cornélius au désespoir.

—Après tout, ce n'est qu'une tulipe, ajouta Gryphus un peu honteux. On vous en donnera tant que veus voudrez des tulipes, j'en ai trois cents dans mon grenier.

—Au diable vos tulipes! s'écria Cornélius. Elles vous valent et vous les valez. Oh! cent millards de millions! si je les avais je les donnerais pour celle que vous avez écrasée là.

—Ah! fit Gryphus triomphant. Vous voyez bien que ce n'est pas à la tulipe que vous teniez. Vous voyez bien qu'il y avait dans ce faux oignon quelques sorcelleries, un moyen de correspondance peut-être avec les ennemis de Son Altesse, qui vous a fait grâce. Je le disais bien, qu'on avait eu tort de ne pas vous couper le cou.

—Mon père! mon père! s'écriait Rosa.

—Eh bien! tant mieux! tant mieux! répétait Gryphus en s'animant, je l'ai détruit, je l'ai détruit. Il en sera de même chaque fois que vous recommencerez! Ah! je vous avais prévenu, mon bel ami, que je vous rendrais la vie dure.

—Maudit! maudit! hurla Cornélius tout à son désespoir en retournant avec ses doigts tremblants les derniers vestiges du caïeu, cadavre de tant de joies et de tant d'espérances.

—Nous planterons l'autre demain, dit à voix basse Rosa, qui comprenait l'immense douleur du tulipier et qui jeta, coeur saint, cette douce parole comme une goutte de baume sur la blessure saignante de Cornélius.

XVIII

L'amoureux de Rosa

Rosa avait à peine jeté ces paroles de consolation à Cornélius que l'on entendit dans l'escalier une voix qui demandait à Gryphus des nouvelles de ce qui se passait.

—Mon père, dit Rosa, entendez-vous?

—Quoi?

—M. Jacob vous appelle. Il est inquiet.

—On a fait tant de bruit, fit Gryphus. N'eût-on pas dit qu'il m'assassinait, ce savant! Ah! que de mal on a toujours avec les savants!

Puis, indiquant du doigt l'escalier à Rosa:

—Marchez devant, mademoiselle! dit-il.

Et, fermant la porte:

—Je vous rejoins, ami Jacob, acheva-t-il.

Et Gryphus sortit emmenant Rosa et laissant dans sa solitude et dans sa douleur amère le pauvre Cornélius qui murmurait:

—Oh! c'est toi qui m'as assassiné, vieux bourreau. Je n'y survivrai pas!

Et en effet le pauvre prisonnier fût tombé malade sans ce contre-poids que la Providence avait mis à sa vie et que l'on appelait Rosa.

Le soir, la jeune fille revint.

Son premier mot fut pour annoncer à Cornélius que désormais son père ne s'opposait plus à ce qu'il cultivât des fleurs.

—Et comment savez-vous cela? dit d'un air dolent le prisonnier à la jeune fille.

—Je le sais parce qu'il l'a dit.

—Pour me tromper peut-être?

—Non, il se repent.

—Oh! oui, mais trop tard.

—Ce repentir ne lui est pas venu de lui-même.

—Et comment lui est-il donc venu?

—Si vous saviez combien son ami le gronde!

—Ah! M. Jacob, il ne vous quitte donc pas, M. Jacob?

—En tout cas il nous quitte le moins qu'il peut.

Et elle sourit de telle façon que ce petit nuage de jalousie qui avait obscurci le front de Cornélius se dissipa.

—Comment cela s'est-il fait? demanda le prisonnier.

—Eh bien, interrogé par son ami, mon père à souper a raconté l'histoire de la tulipe ou plutôt du caïeu, et le bel exploit qu'il avait fait en l'écrasant.

Cornélius poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement.

—Si vous eussiez vu en ce moment maître Jacob! continua Rosa. En vérité, j'ai cru qu'il allait mettre le feu à la forteresse, ses yeux étaient deux torches ardentes, ses cheveux se hérissaient, il crispait ses poings, un instant j'ai cru qu'il voulait étrangler mon père.—Vous avez fait cela, s'écria-t-il, vous avez écrasé le caïeu?—Sans doute, fit mon père.—C'est infâme! continua-t-il, c'est odieux! c'est un crime que vous avez commis là! hurla Jacob.

Mon père resta stupéfait.

—Est-ce que vous aussi vous êtes fou? demanda-t-il à son ami.

—Oh! digne homme que ce Jacob, murmura Cornélius; c'est un honnête coeur, une âme d'élite.

—Le fait est qu'il est impossible de traiter un homme plus durement qu'il n'a traité mon père, ajouta Rosa; c'était de sa part un véritable désespoir; il répétait sans cesse:

—Ecrasé, le caïeu écrasé; oh! mon Dieu, mon Dieu, écrasé!

Puis, se tournant vers moi:

—Mais ce n'était pas le seul qu'il eût? demanda-t-il.

—Il a demandé cela? fit Cornélius, dressant l'oreille.

—Vous croyez que ce n'était pas le seul? dit mon père. Bon, l'on cherchera les autres.

—Vous chercherez les autres, s'écria Jacob en prenant mon père au collet; mais aussitôt il le lâcha.

Puis, se tournant vers moi:

—Et qu'a dit le pauvre jeune homme? demanda-t-il.

—Je ne savais que répondre, vous m'aviez bien recommandé de ne jamais laisser soupçonner l'intérêt que vous portiez à ce caïeu. Heureusement mon père me tira d'embarras.

—Ce qu'il a dit?... il s'est mis à écumer.

Je l'interrompis.

—Comment n'aurait-il pas été furieux, lui dis-je, vous avez été si injuste et si brutal!

—Ah çà! mais êtes-vous folle? s'écria mon père à son tour, le beau malheur d'écraser un oignon de tulipe; on en a des centaines pour un florin au marché de Gorcum.

—Mais peut-être moins précieux que celui-ci, eus-je le malheur de répondre.

—Et à ces mots, lui, Jacob? demanda Cornélius.

—A ces mots, je dois le dire, il me sembla que son oeil lançait un éclair.

—Oui, fit Cornélius, mais ce ne fut pas tout; il dit quelque chose?

—Ainsi, belle Rosa, dit-il d'une voix mielleuse, vous croyez cet oignon précieux?

Je vis que j'avais fait une faute.

—Que sais-je, moi? répondis-je négligemment, est-ce que je me connais en tulipes? Je sais seulement, hélas! puisque nous sommes condamnés à vivre avec les prisonniers,—je sais que pour le prisonnier tout passe-temps a son prix. Ce pauvre M. van Baerle s'amusait de cet oignon. Eh bien! je dis qu'il y a de la cruauté à lui enlever cet amusement.

—Mais d'abord, fit mon père, comment s'était-il procuré cet oignon? Voilà ce qu'il serait bon de savoir, ce me semble.

Je détournai les yeux pour éviter le regard de mon père. Mais je rencontrai les yeux de Jacob.

On eût dit qu'il voulait pour-

LA REPONSE DU TELEGRAM

Ca été à la fois la gloire et la force du peuple anglais d'avoir accordé un refuge et un abri à tous les peuples opprimés. Partout où flotte le drapeau britannique, là se trouve la garantie certaine de la liberté religieuse et politique. Le tronc canadien de l'arbre impérial a suivi le même sentier que la mère des nations britanniques. Le Dominion a large ouvert ses portes et invité les peuples blancs du monde à librement venir chez lui, à partager son riche héritage, à peupler ses vastes espaces, à l'aider à faire de cette plus grande moitié du continent Nord Américain une grande et puissante possession britannique.

Répondant à cette invitation, ils sont venus en grand nombre. De la Grande-Bretagne elle-même vint une forte immigration de notre langue, ayant nos idéals sociaux et politiques. Ils furent un important facteur dans le travail de la fusion. Ils ont cédé à glorifier et à renforcir le lien britannique, à conserver ces formes de gouvernement britannique et ces institutions qui sont le produit de la longue et glorieuse histoire de l'empire Britannique. Ils ont apporté avec eux les instincts et les sentiments de vrais Anglais—l'esprit de la vraie citoyenneté et de compromis qui reconnait aux autres le droit de chercher sur le sol anglais à être libre de l'oppression politique et de race et de la perséeution religieuse qu'ils ont fuis. Reste à ajouter que la majorité des Canadiens sont imbus des mêmes nobles idéaux des mêmes nobles sentiments et des mêmes nobles aspirations.

Répondant à cette invitation qui a amené au Canada tant de gens de langue anglaise, des milliers d'autres sont venus de d'autres pays. "Etrangers" les appelons-nous, en notre rude et prompt langage, à défaut d'expression supérieure et également expressive. Ils sont venus des pays d'Europe pour échapper a l'oppression politique et de race. Dans leur pays, ils ont appris à connaître le Canada comme la terre de la liberté. Aimant passionnément la terre de leurs ancêtres, terre vouée à un saint souvenir par le sang versé pour sa défense, ils ont tout quitté—parents et amis, les tombeaux de leurs pères et de leurs chers enfants—et sont venus au Canada pour jouir de la paix promise, de la liberté politique, de la libération des haines de race et des persécutions.

Rudes peuples, hommes et femmes travailleurs et énergiques qui, des générations durant, ont su tirer du sol par le travail de leurs mains une rude vie. Différents des Canadiens et des Anglais en leurs habitudes sociales, en leurs idéaux politiques, parlant des langues étranges, adorant le même Dieu—mais à un autel autre qu'à celui auquel la majorité des Canadiens rendant hommage au Tout-Puissant—ils constituaient un problème pour la nation canadienne. En tant que classe ils ne sont pas riches si ce n'est en ambition et en habitudes de travail et d'indomptable courage qui les ont aidés à se faire une carrière là où un peuple moins acharné aurait misérablement failli.

Ils vinrent au Canada plein d'espoir. Ils avaient la promesse de liberté. L'oppression politique allait prendre fin. Les haines de race seraient choses inconnues. Ils participeraient aux avantages de la liberté religieuse. Ils adoreraient leur Dieu à leur manière sans que personne ne les molestât ou ne les effrayât. Tout ce qu'ils demandaient c'était de la sympathie, c'était d'être libre de se faire une destinée comme sujet canadien.

Ici dans l'Ouest, dans notre province du Manitoba, le "problème de l'étranger" s'est fait sentir d'une manière plus aigue que dans les autres parties du Dominion. Les terres à bon marché de l'Ouest et les pressants besoins du travail furent le puissant aimant qui les attira en grand nombre au delà des grands lacs. Qui dira que notre province n'est pas plus riche de leurs revenus? Par leur travail ils ont contribué à la richesse matérielle de la communauté, ils ont enrichi la province par leur apport à la vie municipale et nationale. Aussi rapidement que possible, ils s'adaptèrent aux modes canadiens de vivre. Lentement mais sûrement ils se "canadianisent". On ne manque point de remarquables exemples d'hommes venus au Canada comme "étrangers" et qui maintenant détiennet des postes comportant de la responsabilité et la confiance privée et publique. La masse des Canadiens voient d'un bon oeil ces étrangers et les évaluent à leurs vraies valeurs

Il y a un autre groupe cependant qui, pour un but politique condamnable, cherche l'occasion de servir ses fins misérables en engendrant des haines de race et encréant de l'animosité contre ces races à cause de leurs croyances religieuses. Ces prédicants de haine et de lutte ne sont pas inconnus au Manitoba. L'organe de Clifford Sifton, en cette ville, est leur porte-parole; chaque jour il poursuit ses dangereux efforts pour soulever des antagonismes de race et de religon entre les différents peuples de cette province. Depuis le fatal 10 juillet dernier, il a, chaque jour, passé sa frénésie sur les citoyens catholiques de cette province. Ces colonnes ont fumé des plus virulantes attaques et invectives plus particulièrement contre les Canadiens français, descendants de cette noble race qui découvrit cette grande terre, hommes et femmes aux pénibles sacrifices desquels les générations d'aujourd'hui doivent une dette qu'elles ne pourront jamais solder, hommes dont le patriotisme et la loyauté n'ont jamais été mis en doute et qui dans toutes les crises ont soutenu l'épreuve. Non content de son attaque contre les Canadiens français en tant que classe l'organe de Sifton tourne les égoûts de sa haine et de son dépit sur le vénérable chef de l'Eglise en cette province, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Ayant, comme il semblerait, épuisé toutes ses dénonciatons des Canadiens français et des catholiques Irlandais de la province, l'organe de Sifton a tourné ses batteries de calomnies et de villipendations sur les inoffensifs "étrangers"—Polonais, Ruthènes et Allemands du Manitoba. Il voudrait dresser race contre race, soulever chez les protestants de langue anglaise de la passion et de la haine contre leurs concitoyens catholiques romains. Et sa propagande désastreuse ne se borne pas au Manitoba. L'organe de Sifton voudrait soulever tout le Canada contre ces peuples qui sont venus par milliers dans cette nouvelle Bretagne pour échapper à ces mêmes persécutions que maintenant, dans sa malveillance, il voudrait appeler sur eux. L'organe de Sifton justifie sa politique de prédication des haines de race en dehors des frontières du Manitoba en insinuant que ces différentes nationalités ont à servir quelque dessein sinistre et déloyal qu'elles sont inspirées par des motifs sinon de conspiration par quelque chose d'au moins aussi dangereux et mauvais.

Le *Telegram* croit que tous les citoyens à l'esprit large, quelles que soient leurs idées politiques et leurs croyances religieuses, s'accorderont à qualifier de déplorable du plus haut degré une telle propagande. C'est encore user d'un qualificatif très doux. De la part de l'organe de Sifton attaquer ces peuples est de la plus basse ingratitude et de la dernière malhonnêteté. Le *Free Press* a-t-il oublié, croit-il que les lecteurs ne se rappellent pas qu'une grande partie de ces Ruthènes, de ces Polonais, de ces Allemands, contre lesquels il voudrait maintenant soulever de viles haines, ont été amenés au Manitoba sous la gouverne directe de son seigneur et maître, l'honorable Clifford Sifton? Ils ont splendidement progressé dans leurs terres d'adoption si l'on tient compte de leur personnalité étrange et déconcertante et des chances qui se sont offertes à eux depuis leur venue au Manitoba ou au Canada.

Alors sur quoi l'organe de Sifton base-t-il son attaque? La raison n'est pas difficile à trouver. Parce qu'ils ont refusé de voter comme un troupeau de moutons sur l'ordre de Sifton et de ses favoris, ces peuples ont perdu, aux yeux du *Free Press*, leur caste. Jamais dans l'histoire du Canada il n'y eut campagne plus condamnable contre un peuple qui, usant de la liberté politique, son privilège comme sujet britannique, a refusé de se laisser conduire par ceux qui prétendaient être ses maîtres. L'attaque a été telle qu'elles les justifierait de toujours s'opposer au journal et au parti qui ont eu recours à d'aussi méprisables tactiques.

Qu'il agit simplement dans un but politique cela se voit bien clairement du fait que tout Ruthène, Polonais, Canadien français ou catholique qui a voté libéral n'est sujet à aucune attaque et présenté comme un bon citoyen. Ceux-là seulement qui ne parlent l'anglais ou qui parlent anglais ont voté conservateur sont nécessairement corrompus, mauvais patriotes et tout ce qui est mal. Au point de vue de parti ces attaques ne nuiront nullement au parti conservateur ni au gouvernement. Leur seul résultat sera de jeter dans les rangs conservateurs tous les Ruthènes, Polonais, Allemands, Canadiens français, catholiques et protestants qui ont le respect d'eux-mêmes. ... ...

... ...



TERRIBLE CHATIMENT DU CIEL

De la *Semaine religieuse d'Aire*, 10 juillet:

Le bon Dieu, qui a toute l'éternité à lui pour exercer sa justice contre les blasphémateurs de son saint nom, punit souvent dès ici-bas les méchants et donne parfois quand il lui plait, de terribles châtiments aux ennemis de la religion.

Les journaux d'Espagne viennent de relater un fait bien pénible, qui s'est passé dans la province de Murcie, aux derniers jours d'avril. Nous le donnons tel qu'il nous est raconté par les prêtres de l'endroit, témoins de la punition divine.

* * *

C'était le 24 avril dernier, un orage épouvantable éclatait sur le village d'Albujon, non loin de Carthagène, dans la province de Murcie.

Avec une fureur inouïe la foudre déchirait les nues: toute la région fut bientôt dévastée par les torrents d'eau qui tombaient du ciel ou descendaient rapides des monts voisins. Les habitants émus coururent à l'église où les prêtres priaient, et bientôt toute la ville était réunie suppliante devant les autels.

Quand le ciel annonça, en s'éclaircissant, la fin de l'orage, les pauvres habitants purent contempler les ravages effroyables causés, dans la campagne, par ce véritable déluge. Tout était confondu, tout était noyé par les larges ruisseaux qui avaient déchiré les champs de toutes parts. Les prêtres consolaient ces malheureux et essayaient de relever leurs âmes; les bons paysans, quoique bien attristés, ne voulaient pas murmurer contre Dieu ils souffraient avec résignation et ils disaient: "C'est Dieu qui l'a voulu, il est notre maitre!"

Il y avait dans ce bourg un impie dont la conduite était un scandale public. Non content d'étaler à tous les yeux son impiété, il se moquait des cérémonies saintes et poursuivait de ses injures les braves gens qui remplissaient leurs devoirs de chrétiens.

Quand l'ouragan se fut apaisé, lui aussi sortit de la ville pour examiner ses champs; et quand il eût constaté les ravages de la tempête, sa récolte perdue, ses terres noyées, il fut pris comme d'un accès de rage, rentra chez lui, s'arma d'un revolver, et parut bientôt après sur la place publique, proférant les plus horribles blasphèmes contre Dieu et la Vierge.

Puis, redoublant de colère et menaçant le ciel de son arme, il déchargea son revolver dans la direction de l'église en vomissant un ignoble juron.

A l'instant même, le malheureux tomba foudroyé, comme si la balle lancée dans les airs était revenue d'en haut le frapper au coeur! Il resta sur le pavé, les deux bras raidis et levés vers le ciel, avec la bouche contractée d'une façon tragique, les yeux démesurément ouverts et prêts à sortir de leur orbite.

On ne crut tout d'abord qu'à un accident passager; mais tous les secours apportés furent inutiles, le malheureux était mort!

Il fut impossible de replier ses bras et de leur faire reprendre leur position normale; le revolver lui-même ne put être détaché de ses doigts crispés, qui le serraient comme dans un étau; ses yeux énormes, fixant le ciel dans une expression rageuse et diabolique, ne purent se fermer. Ce spectacle était effrayant.

Tout le village vit dans cette mort épouvantable la punition de Dieu contre le blasphémateur scandaleux.

Rien ne put arrêter l'élan de vengeance de toute la population contre celui qui depuis si longtemps était le scandale de la paroisse.

Puni par Dieu, il devait encore jusque dans sa mort recevoir les malédictions des hommes.

Nul ne voulut ensevelir le misérable; du pied on le poussa hors du village; au coin d'un champ retiré, on creusa un trou, et, du pied toujours, on y fit tomber le cadavre du blasphémateur, telle une bête malfaisante qu'on enfouit.

Les docteurs de la ville et les habitants d'Albujon qui furent témoins de cette mort, racontent aussi quelle épouvante s'empara de tous les coeurs, quand on vit le cadavre du malheureux roulant dans la fosse reprendre au fond du trou la position tragique qu'il avait au moment de sa punition.

Couché sur le dos, le corps ramassé sur lui-même, les deux bras tendus vers le ciel, l'arme toujours serrée dans la main droite, la figure horriblement grimaçante, c'était, dit-on, comme une vision d'enfer. On se hâta de combler le gouffre, et bientôt la terre en tombant ferma la bouche béante et voila pour jamais les yeux provocateurs.

Depuis lors, nul ne passe par cet endroit: c'est le lieu maudit; on le montre de loin, et on murmure tout bas: *Tremendo castigo de Dios!* "Terrible châtiment de Dieu!"

suivre ma pensée jusqu'au fond de mon coeur.

Un mouvement d'humeur dispense souvent d'une réponse. Je haussai les épaules, tournai le dos et m'avançai vers la porte.

Mais je fus arrêtée par un mot que j'entendis, si bas qu'il fût prononcé.

Jacob disait à mon père

—Ce n'est pas chose difficile que de s'en assurer, parbleu.

—C'est de le fouiller, et s'il a les autres caïeux nous les trouverons.

—Oui, ordinairement il y en a trois

—Il y en a trois! s'écria Cornélius. Il a dit que j'avais trois caïeux!

—Vous comprenez, le mot m'a frappée comme vous. Je me retournai.

Ils étaient si occupés tous deux qu'ils ne virent pas mon mouvement.

—Mais, dit mon père, il ne les a peut-être pas sur lui, ses oignons.

—Alors faites-le descendre sous un prétexte quelconque, pendant ce temps je fouillerai sa chambre.

—Oh! oh! fit Cornélius. Mais c'est un scélérat que votre M. Jacob.

—J'en ai peur.

—Dites-moi, Rosa, continua Cornélius tout pensif.

—Quoi?

—Ne m'avez-vous pas raconté que le jour où vous aviez préparé votre plate-bande, cet homme vous avait suivie?

—Oui.

—Qu'il s'était glissé comme une ombre derrière les sureaux?

—Sans doute.

—Qu'il n'avait pas perdu un de vos coups de râteau?

—Pas un.

—Rosa... fit Cornélius pâlissant.

—Eh bien!

—Ce n'était pas vous qu'il suivait.

—Qui suivait-il donc?

—Ce n'est pas de vous qu'il est amoureux.

—De qui donc, alors?

—C'était mon caïeu qu'il suivait; c'était de ma tulipe qu'il était amoureux.

—Ah! par exemple! cela pourrait bien être, s'écria Rosa.

—Voulez-vous vous en assurer?

—Et de quelle façon?

—Oh! c'est chose bien facile.

—Dites.

—Allez demain au jardin; tâchez, comme la première fois, que Jacob sache que vous y allez; tâchez, comme la première fois, qu'il vous suive; faites semblant d'enterrer le caïeu, sortez du jardin, mais regardez à travers la porte, et vous verrez ce qu'il fera.

—Bien! mais après?

—Après! comme il agira, nous agirons.

—Ah! dit Rosa en poussant un soupir, vous aimez bien vos oignons, M. Cornélius.

—Le fait est, dit le prisonnier avec un soupir, que depuis que votre père a écrasé ce malheureux caïeu, il me semble qu'une portion de ma vie s'est paralysée.

—Voyons! dit Rosa, voulez-vous essayer autre chose encore?

—Quoi?

—Voulez-vous accepter la proposition de mon père?

—Quelle proposition?

—Il vous a offert des oignons de tulipes par centaines.

—C'est vrai.

—Acceptez-en deux ou trois, et au milieu de ces deux ou trois oignons, vous pourrez élever le troisième caïeu.

—Oui, ce serait bien, dit Cornélius le sourcil froncé, si votre père était seul; mais cet autre, ce Jacob, qui nous épie...

—Ah! c'est vrai: cependant, réfléchissez! vous vous privez là, je le vois, d'une grande distraction.

Et elle prononça ces paroles avec un sourire qui n'était pas entièrement exempt d'ironie.

En effet, Cornélius réfléchit un instant, il était facile de voir qu'il luttait contre un grand désir.

—Eh bien, non! s'écria-t-il avec un stoïcisme tout antique, non! ce serait une faiblesse, ce serait une folie, ce serait une lâcheté! si je livrais ainsi à toutes les mauvaises chances de la colère et de l'envie la dernière ressource qui nous reste, je serais un homme indigne de pardon. Non! Rosa, non! demain nous prendrons une résolution à l'endroit de votre tulipe; vous la cultiverez selon mes instructions; et quant au troisième caïeu,—Cornélius soupira profondément,—quant au troisième gardez-le dans votre armoire! gardez-le comme l'avare garde sa première ou sa dernière pièce d'or, comme la mère garde son fils, comme le blessé garde la suprême goutte de sang de ses veines; gardez-le, Rosa! quelque chose me dit que là est notre salut, que là est notre richesse! gardez-le! et si le feu du ciel tombait sur Loevestein, jurez-moi, Rosa, qu'au lieu de vos bagues, qu'au lieu de vos bijoux, qu'au lieu de ce beau casque d'or qui encadre si bien votre visage, jurez-moi, Rosa, que vous emporterez ce dernier caïeu qui renferme ma tulipe noire.

—Soyez tranquille, monsieur Cornélius, dit Rosa avec un doux mélange de tristesse et de solennité; soyez tranquille, vos désirs sont des ordres pour moi.

—Et même, continua le jeune homme s'enfiévrant de plus en plus;—si vous vous apercevez que vous êtes suivie, que vos démarches sont épiées, que vos conversations éveillent les soupçons de votre père ou de cet affreux Jacob que je déteste; eh bien! Rosa, sacrifiez-moi tout de suite, moi qui ne vis plus que par vous, qui n'ai plus que vous au monde, sacrifiez-moi,—ne me voyez plus.

Rosa sentit son coeur se serrer dans sa poitrine; des larmes jaillirent jusqu'à ses yeux.

—Hélas! dit-elle.

—Quoi! demanda Cornélius.

—Je vois une chose.

—Que voyez-vous?

—Je vois, dit la jeune fille, éclatant en sanglots; je vois que vous aimez tant les tulipes, qu'il n'y a plus de place dans votre coeur pour une autre affection.

Et elle s'enfuit.

Cornélius passa ce soir-là et après le départ de la jeune fille une des plus mauvaises nuits qu'il eût jamais passées.

Rosa était courroucée contre lui, et elle avait raison. Elle ne reviendrait plus voir le prisonnier peut-être, et il n'aurait plus de nouvelles, ni de Rosa, ni de ses tulipes.

Maintenant, comment allons-nous expliquer ce bizarre caractère aux tulipiers parfaits tels qu'il en existe encore en ce monde.

Nous l'avouons à la honte de notre héros et de l'horticulture, de ses deux amours, celui que Cornélius se sentit le plus enclin à regretter, ce fut l'amour de Rosa, et lorsque vers trois heures du matin il s'endormit harassé de fatigue, harcelé de craintes, bourrelé de remords, la grande tulipe noire céda le premier rang, dans les rêves, aux yeux bleus si doux de la Frisonne blonde.

XIX

Femme et fleur

Mais la pauvre Rosa, enfermée dans sa chambre, ne pouvait savoir à qui ou à quoi rêvait Cornélius.

Il en résultait que, d'après ce qu'il lui avait dit, Rosa était bien encline à croire qu'il rêvait plus à sa tulipe qu'à elle, et cependant Rosa se trompait.

Mais comme personne n'était là pour dire à Rosa qu'elle se trompait, comme les paroles imprudentes de Cornélius étaient tombées sur son âme comme des gouttes de poison, Rosa ne rêvait pas, elle pleurait.

En effet, comme Rosa était une créature d'esprit élevé, d'un sens droit et profond, Rosa se rendait justice, non point quant à ses qualités morales et physiques, mais quant à sa position sociale.

Cornélius était savant, Cornélius était riche, ou du moins l'avait été avant la confiscation de ses biens; Cornélius était de cette bourgeoisie de commerce, plus fière de ses enseignes de boutique tracées, formées en blason, que ne l'a jamais été la noblesse de race de ses armoiries héréditaires. Cornélius pouvait donc trouver Rosa bonne pour une distraction, mais à coup sûr quand il s'agirait d'engager son coeur, ce serait plutôt à une tulipe, c'est-à-dire à la plus noble et à la plus fière des fleurs qu'il l'engagerait, qu'à Rosa, humble fille d'un geôlier.

Rosa comprenait donc cette préférence que Cornélius donnait à la tulipe noire sur elle, mais elle n'en était que plus désespérée parce qu'elle comprenait.

Aussi Rosa avait-elle pris une résolution pendant cette nuit terrible, pendant cette nuit d'insomnie qu'elle avait passée.

Cette résolution, c'était de ne plus revenir au guichet.

Mais comme elle savait l'ardent désir qu'avait Cornélius d'avoir des nouvelles de sa tulipe, comme elle voulait bien ne pas s'exposer, elle, à revoir un homme pour lequel elle sentait sa pitié s'accroître à ce point qu'après avoir passé par la sympathie, cette pitié s'acheminait tout droit et à grands pas vers l'amour; mais comme elle ne voulait pas désespérer cet homme, elle résolut de poursuivre seule les leçons de lecture et d'écriture commencées, et heureusement elle était à ce point de son apprentissage qu'un maître ne lui eût plus été nécessaire si ce maître ne se fût appelé Cornélius.

Rosa se mit donc à lire avec acharnement dans la Bible du pauvre Corneille de Witt, sur la seconde feuille de laquelle, devenue la première depuis que l'autre était déchirée, sur la seconde feuille de laquelle était écrit le testament de Cornélius van Baerle.

—Ah! murmurait-elle en relisant ce testament qu'elle n'achevait jamais sans qu'une larme, perle d'amour, ne roulât de ses yeux limpides sur ses joues pâlies, ah! dans ce temps, j'ai pourtant cru un instant qu'il m'aimait.

Pauvre Rosa! elle se trompait. Jamais l'amour du prisonnier n'avait été réel qu'arrivé au moment où nous sommes parvenus, puisque, nous l'avons dit avec embarras, dans la lutte entre la grande tulipe noire et Rosa, c'était la grande tulipe noire qui avait succombé.

Mais Rosa, nous le répétons, ignorait la défaite de la grande tulipe noire.

Aussi, sa lecture finie, opération dans laquelle Rosa avait fait de grands progrès, Rosa prenait-elle avec un acharnement non moins louable à l'oeuvre bien autrement difficile de l'écriture.

(A suivre.)

PAGES CANADIENNES

LE FOLLET DE LA MARE-AU-BARS

Les aventures de mon baptême, reprit le Père Michel, sont assez drôles à raconter; mais c'est comme bien d'autres choses de ce genre-là, c'est plus gai de loin que de près. Ma pauvre mère, qui était une bonne chrétiene, en avait été bien attristée; puis elle voyait aussi avec chagrin dissiper dans de folls dépenses une honnête aisance, fruit de bien des travaux et des économies; car il est bon de vous dire que le temps de ces fêtes-là n'avait commencé que depuis peu d'années. Mon père, qui était bon au fond et qui aimait sa femme, la voyant se chagriner ainsi, se mit à pleurer; il finit par faire à ma mère des promesses que celle-ci s'empressa d'aller lui faire accomplir à l'église, dès qu'elle put sortir.

De ce moment, on tâcha de mettre ordre aux affaires de la maison; mais il était trop tard! Après quelques années d'efforts inutiles, mes parents aimèrent mieux vendre de suite le bien paternel et payer leurs dettes que de se mettre, en retardant plus longtemps, dans l'impossibilité de se libérer. Ils acceptèrent avec courage leur infortune, et mon père tâcha de réparer auprès de ses enfants, le tort des mauvais exemples qui leur avaient été précédemment donné. J'espère bien que Dieu a prdonné à l'âme de mon père, comme je lui pardonne, ajouta le Père Michel avec émotion!

A mesure que mes frères et soeurs venaient d'âge à gagner leur vie, ils se mettaient en service chez les habitants, mais toujours dans la paroisse de Saint-Louis.

C'est curieux comme on a de la peine à s'éloigner de sa paroisse! C'est-à-dire plutôt, que c'est bien naturel. Avec cela que c'est beau le Faubourg de Saint-Louis et toute la paroisse de Kamouraska. Il me semble voir en ce moment le Cap-Blanc, les côtes de Paincourt, l'Eglise, le Cimetière, le Presbytère, le Petit-Cap, les anses; puis ces cinq îles que j'ai tant de fois visitées!... Tenez, j'ai bien voyagé, et je n'ai rien vu qui soit plus beau que cet endroit-là!

A mon tour je dus quitter mes parents; mais, au grand contentement de ma chère défunte mère, c'était pour aller m'engager chez M. le Curé. J'avais douze ans, c'était l'année de ma première communion. Ma besogne était de servir la messe, de faire les commissions et d'aider aux travaux de la maison, sous les ordres de la ménagère qui me montrait à lire et à écrire.

Je passai ainsi cinq ans, dont je me souviendrai jusqu'à la mort et que je bénirai toute ma vie; mais je ne pouvais pas toujours rester au presbytère, parce que je n'étais pas le premier venu et qu'il n'y avait pas d'ouvrage pour deux hommes.

M. le Curé avait un autre engagé, qui était avec lui depuis longtemps; en sorte que, lorsque j'eus atteint ma dix-septième année, le bon prêtre m'appela un jour et me dit:—Michel, tu es d'âge maintenant à gagner des gages plus élevés que ceux que je puis te donner; un enfant me suffit avec Ambroise, et, toi, te voilà maintenant un homme. Je ne te chasse pas, mon pauvre Michel, ajouta-t-il, mais si tu trouves meilleur, profites-en, et sois toujours un bon chrétien partout où tu iras. Souviens-toi qu'à part le Ciel, tout le reste ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'obtenir.

Il m'en coûtait un peu de laisser le presbytère; mais je comprenais bien les raisons de M. le Curé, je pris donc de suite mon parti. Je me sentais du goût pour la mer et les bois, je m'engageai chez le seigneur de Kamouraska, pour tendre et soigner les pêches du domaine et des îles.

Nous étions deux à cette besogne, et la plupart du temps nous demeurions sur l'Ile-aux-patins, où nous avions une petite maison. Nous voyagions presque tous les jours de terre ferme à l'île, et de l'île à terre ferme, faisant la traversée, qui est d'une petite demilieue, tantôt en flatte, à haute marée, tantôt à pied ou en voiture, à marée basse.

Il y avait deux ans que j'étais engagé au domaine, occupé l'hiver à aller au bois, et toute la belle saison à la pêche, comme je viens de le dire, lorsqu'arriva l'événement que je vais vous raconter.

Un coup de temps avait, une nuit, fort endommagé notre pêche de l'Ile-aux-patins; la mer en se brisant avait emporté une partie des matériaux; pour réparer les avaries il fallait avoir du secours de terre ferme. Je traversai de mon pied à la marée du matin, avec l'intention de revenir à la marée du soir. Comme je ne pouvais me mettre en route qu'assez tard et qu'il ne devait pas y avoir de lune cette nuit-là, je recommandai à mon camarade, qui restait sur l'Ile, de tenir le fanal allumé à la fenêtre de notre cabane, au temps de notre retour, pour nous servir de phare. Si vous vous êtes trouvés sur la mer à prendre un petit havre, ou bien sur une batture, par une nuit sombre, vous devez savoir si c'est difficile et embarrassant de s'orienter, et, par conséquent, combien cette précaution d'avoir une lumière pour se guider était nécessaire.

Je passai la journée au domaine à préparer ce qu'il nous fallait emporter. L'engagé qui devait venir nous aider avec un cheval était un jeune homme du nom de Ouellet, que ses infortunes et son air habituel de tristesse avaient fait surnommer Ouellon-le-malheureux.

Comem la voiture que devait conduire Ouellon était chargée, il partit seul aussitôt que la marée le permit, me disant:—Tu me rejoindras toujours bien, ainsi je n'ai pas besoin de t'attendre.

Ouellon connaissait le chemin aussi bien que moi, il pouvait se guider sur la lumière de l'Ile; il était du reste très prudent, très adroit et très courageux: cependant, comme il vaut mieux arriver à son cheval ou à sa voiture, je me hâtai de partir pour le rejoindre.

Quand je m'engaeai sur la batture, Ouellon avait fait assez de chemin, pour que je pusse rien entendre du bruit de sa marche. Je précipitai le pas... après avoir marché quelque temps, je prêtai l'oreille et ne tardai pas à distinguer, au milieu du silence, qu'aucun bruit ne troublait, le clapotement des pas du cheval de Ouellon dans les flaques d'eau. Puis notre lumière de l'Ile-aux-patins était toujours là devant nous.

J'étais maintenant un peu rassuré, la voiture était encore loin; mais au cas d'accident mon secours ne tarderait pas à arriver, et la distance diminuait toujours. Malgré cela, je ressentais un malaise secret: le serein de la nuit me faisait froid au coeur, et l'obscurité était telle qu'il me semblait qu'il n'y avait que Ouellon et moi dans le monde, tant me paraissait immense le vide que les ténèbres faisaient autour de nous.

Je marchais depuis quelques instants tête baissée, absorbé dans mes idées qui roulaient des fantômes, lorsque relevant la tête je vis devant moi deux lumières à petite distance l'une de l'autre, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest.

J'écoutai attentivement pour savoir si j'entendrais encore le clapotement du cheval de Ouellon; effectivement je l'entendis dans la direction de la lumière de l'Ouest

Tiens, me dis-je, j'allais trop à l'Est: la lumière de ce côté vient, sans doute, de quelqu'embarcation qui se sera arrêtée au bas des îles. Je pris donc un peu plus à l'Ouest, vers la lumière sur laquelle se dirigeait la voiture, et marchai, sans nouvelles préoccupations.

Je marchais bon pas, et je commençais à trouver que le chemin était plus long que de coutume et la lumière bien lente à se rapprocher, quand je m'arrêtai tout à coup, en entendant à une petite distance devant moi un souffle comme celui d'un marsouin; au même instant je vis une grosse lumière dans la direction du large.—Est-ce qu'il y aurai un feu sur l'Ile-brûlée, me demandai-je, et serais-je rendu au point d'entendre souffler le marsouin au large de l'Ile aux Corneilles? Tournant alors la tête à droite, je vis à l'Est une faible lumière que je compris bien être celle de notre demeure.

La Mare-aux-bars, m'écriai-je avec effroi!

La Mare-aux-bars est une grande fosse très profonde, située au bout d'en bas de l'Ile-aux-Corneilles, laquelle, naturellement,

victime; mais je n'en ai jamais eu reste pleine d'eau à marée basse. Toutes les histoires que j'avais entendu raconter sur cet endroit dangereux me passèrent en un instant par la tête comme un tourbiloln, lorsque je vis tout à coup disparaître, comme un feu de Saint-Elme, la lumière extraordinaire dont j'ai parlé.

Mais quel était ce bruit que j'avais entendu? Je savais que les bords de la Mare-aux-bars sont trompeurs, aussi ne m'en approchai-je qu'avec précaution, en sondant devant moi avec le bâton que je portais à la main.

Je ne fus pas longtemps sans tout deviner: car bientôt j'entendis renâcler distinctement le cheval de Ouellon-le-malheureux: l'animal se débattait dans la mare, dont il essayait en vain de gravir les bords raides et glissants.

Son conducteur était-il vivant? Dans ce cas j'étais bien disposé à faire l'impossible pour le secourir, et je me mis de suite à dérouler une corde que je portais autour de moi.

J'appelai Ouellon, je mis l'oreille au guet, cherchant a me rendre compte de tous les bruits qui me venaient de la fatale mare; mais Ouellon ne répondait pas, et bientôt le cheval lui-même cessa de lutter avec le gouffre. Le silence régnait de nouveau sur la batture.

Le follet, car c'était lui qui venait de disparaître, le follet avait fait noyer le malheureux.

Je ne pouvais rien faire, puis la marée montante me forçait à quitter la batture. Je me jetai à genoux, remerciai Dieu de m'avoir préservé, dis un De Profundis pour l'âme du pauvre Ouellon, et pris en pleurant le chemin de l'Ile-aux-patins, où nous attendait mon compagnon. Je trouvai mon camarade jouant du violon, tant il était loin de s'attendre au malheur que j'allais lui annoncer.

Le lendemain nous allâmes à la Mare-aux-bars, pour tâcher de découvrir le corps de notre infortuné Ouellon; mais nous ne pûmes y réussir. Le cheval et la voiture furent portés par les courants dans l'anse du Cap-blanc, où ils furent trouvés quelques jours après l'accident. Je ne sais pas si la mare a rendu le cadavre de sa de nouvelles.

Ouellon-le-malheureux était un brave garçon, aimé de tous malgré son peu de gaieté; il avait toutes les bonnes qualités; il n'y avait pas huit jours qu'il avait communié quand il se noya. C'était une vraie brebis du Bon Dieu, pour qui toutes les afflictions de ce monde semblaient faites, et il les acceptait toutes sans murmurer. Ouellon n'était si malheureux qu'il en avait l'air, après tout!

Le séjour de l'Ile-aux-patins était devenu pour moi presqu'insupportable, à la suite de cet accident. Chaque fois que je me trouvais seul sur la batture le soir, il me semblait voir se dresser devant moi le fantôme du malheureux. Je n'avais pas peur du pauvre garçon; mais ça me rendait triste. Si bien que je ne voulus pas renouveler mon engagement à l'expiration de mon marché.

LA GUERRE AERIENNE.

Paris, 31.—Les 530 avions de l'arme sont prêts à entrer en campagne.. La flotte aérienne de la Triple Entente comprendra donc 804 aéroplane de toute description, dont 150 pour la Grande Bretagne et 124 pour la Russie.

La Triplice compte de son côté que 155 unités d'aviation répartis comme suit:—Allemagne, 75; Italie, 50; Autriche, 30.

Pilules toujours pretes.—Pour ceux qui ont des habitudes régulières, la médecine importe peu. Tel n'est pas le cas de la majorité. Les soucis et les excès d'une vie irrégulière viennent la dyspepsie, les indigestions, les maladies de foie et de rognon. Un système ruiné demande un remède et il n'y en pas de meilleur que les Pilules Végétales de Parmelee. Elles sont d'un composé très simple et peuvent se prendre par les personnes ls plus délicates.

LA RENTREE AU CAMP

Les apprêts du repas n'étaient pas encore tout à fait terminés que le contre-maître arriva Après avoir donné ses derniers ordres pour clore les travaux de la journée, il revenait au camp, afin de s'assurer que tout était bien de ce côté, et présider à l'arrivée des travailleurs et des voitures.

Je n'ai pas besoin de dire que j'offris mes devoirs au maître du logis, et que j'en fus reçi, avec cette politesse et cette hospitalité faciles, qui distinguent l'homme de bon sang faisant les honneurs de sa maison.

Bientôt arrivèrent, par petites escouades, les travailleurs fatigués, affamés, bruyants et joyeux. Ils déposaient les haches, les pelles et les raquettes en bon ordre autour du camp, dételaient les chevaux, et les menaient à l'écurie pour leur donner les premiers soins; puis enlevant, avec leurs couteaux de poches, la neige attachée à leurs habits, ils entraient les uns après les autres dans le camp.

J'échangeai des poignées de main avec tous ces braves gens, et, pendant que François, aidé de quelques-uns des plus jeunes, achevait de préparer la table, je répondais aux mille questions qui m'étaient faites. La conversation roulait sur les nouvelles de la paroisses, sur les fêtes de Noël et du jour de l'an, les mariages et les morts.—"Y a-t-il longtemps que vous avez vu "mes gens"? était une question que chacun me posait à son tour, aussitôt qu'il en trouvait la chance, sans interrompre personne. Puis on jâsait d'affaire et d'autres.

Il y a vraiment du plaisir à prendre ainsi en part de la vie intime de notre population des campagnes. Je ne veux pas d'autre preuve de l'amabilité du caractère de nos campagnards, en général, que l'affection qu'ils savent inspirer à tous les étrangers bien élevés qui ont vécu dans nos paroisses: il n'y a pas un gentilhomme de bon aloi, de quelque nation qu'il soit, qui, ayant fréquenté nos habitants, n'en ait conservé un bon souvenir.

Tâchons que ce cachet de distinction ne se perde pas... Le Canadien doit rester ce qu'il est, à peine de descendre au dernier rang; car c'est la loi... On tombe de sa hauteur!

Veut-on savoir ce qui arrive, quand on perd de vue cette vérité? Comparons le vrai Canadien qui se souvient de son catéchisme, et qui respecte et écoute le prêtre, avec cet extérieur honnête, cette politesse aisée, cette réserve de bon goût, ce savoir-vivre qui devine ce qui est convenable, ce respect des hommes et des choses... Comparons-le avec cet être, que je nomme à regret un Canadien yankéfié, qui a changé son nom, qui affecte de ne parler qu'anglais, ne salue plus les ecclésiastiques, prend la grossièreté pour de l'indépendance, l'ânerie bruyante pour du savoir, le nasillement pour un parler aimable, la vulgaire audace pour de l'importance; qui bavasse à tous et de tout, avec un ton détestable de prétentieuse contention... En un mot, un vrai Gros Jean qui veut en montrer à son curé, l'être le plus sot et le plus maussade!

Ah! disons-le souvent, et que Dieu garde notre peuple de cette contamination!

Quand le repas fut servi, le contre-maître s'alla mettre debout à la tête de la longue table, puis jetant le dernier regard du vita à prendre place à ses côtés: et, s'adressant à ses deux hôtes le Père Michel et moi, il nous inmaître sur les apprêts du repas, il dit à ses hommes: "Approchez tous". Se recueillant un peu, il ajouta: "Nous allons dire le bénédicité".

L'appétit ne manquait à personne, les mets étaient excellents, la bonne humeur ne fit pas défaut en sorte que tout alla pour le mieux. S'il resta quelque chose de ce qu'avait préparé le pauvre François, il n'en resta guère. Quant au Rat-musqué du Père Michel, il y passa tout entier.

Le repas fut suivi de ce temps de demi-repos que la nature exige, en faveur de l'estomac, pendant les premiers moments de la digestion.

Chacun savourait à loisir les délices d'une bonne pipe après le souper, et les rêveries de chacun, voltigeant comme les nuages de la fumée, étaient à peine troublées par les rares paroles d'une conversation que personne n'avait l'air de vouloir entretenir pour le moment.

Au bout d'une demi-heure à peu près, le Contre-maître se leva: "Allons, mes enfants, dit-il, il faut aller soigner les chevaux pour la nuit".

Il alla lui-même présider à cette dernière opération, fit le tour du camp, regarda les étoiles et rentra, en nous prédisant du temps sec pour le lendemain.

Derechef réunis dans la cabane et le feu ayant été ranimé par une nouvelle attisée, quelqu'un de la compagnie qu'on avait chargé de cette mission se mit à dire:

—A cette heure, c'est le temps de conter des contes.

Alors tous, d'une voix unanime, s'écrièrent:

—Père Michel, Père Michel, contez-nous quelqu'histoire!

LA SERBE.

La Serbie a un territoire de 23,661 milles carrés, avec une population de 4,000,000 d'âmes. Armée en temps de paix, 32,000 hommes; sur pied de guerre, 240,000 soldats avec une réserve de 60,000 hommes. Sa réserve d'or est de $6,500,000, donnant une moyenne per capita de $4.53 par habitant.

Avec le Halloway's Corn Cure des cors ne peuvent pas durer. Ils disparaissent tout entier y compris la racine.

LA NATALITE

Les divers pays d'Europe se classent pour la natalité dans l'ordre suivant:

Les pays balkaniques et de race slave viennent en premier lieu, avec une proportion de 40 naissances par mille habitants; la Russie, 44.2; la Roumanie, 43.0; la Bulgarie, 42.0; la Bosnie-Herzégovine, 40.3; la Serbie, 39.0. Vient ensuite la Hongrie, peuplée en bonne partie de Slaves, avec 35.0.

Un deuxième groupe comprend les nations latines du Sud et les peuples germaniques: ils ont encore une natalité d'environ 30 pour mille. L'espagne, 31.8; l'Italie, 31.5; le Portugal, 30.7; Les peuples de race germanique ont: l'Autriche, 31.4; l'Allemagne, 28.3; les Pays-Bas, 28.1; la Suisse, 24.1.

Puis viennent les pays scandinaves et finnois et les anglo-saxons, où le taux se rapproche de 25 par mille. La Finlande a 29.1; le Danemark, 26.5; la Norvège, 25.5; la Suède descend à 23.7. Pour l'Ecosse, on trouve 25.9; l'Angleterre, 23.8; l'Irlande, 23.0.

En dernier lieu se placent la Belgique, avec 22.6 et la France avec 19.0. La décroissance y est continue et rapide. En Belgique, le taux de natalité est tombé de 28.4 en 1902 à 22.6 en 1912; en France, il est tombé de 21.6 en 1902 à 19.0 en 1912.

En dehors de ces deux pays, la diminution de natalité se manifeste surtout dans les Etats de race germanique et scandinave et en Grande-Bretagne. L'Autriche avait encore 37.3 en 1902; elle tombe à 31.4 en 1912; pour les mêmes années, l'Allemagne passe de 31.5 à 28.3; les Pays-Bas, de 31.8 à 28.1; le Luxembourg, de 31.1 à 27.3; la Suisse, de 28.5 à 24.1; le Danemark, de 29.2 à 26.5; la Norvège, de 29.2 à 25.5; terre, de 28.5 à 23.7; l'Ecosse, de la Suède, de 26.5 à 23.7; l'Angle-29.4 à 25.9.

On le voit, la race slave est la seule qui soit vraiment en marche ascendante en Europe.

ST-BONIFACE

A la réunion du Comité de l'Union Nationale Française de l'Ouest, le mardi 21 courant, la proposition faite par M. Garcenot d'organiser une Société d'harmonie formée exclusivement de membres de l'Union fut de suite acceptée et adoptée à l'unanimité. Toute latitude a été laissée à M. Garcenot pour mener à bien l'entreprise dont il a bien voulu assumer la charge.

Le Comité prie donc les membres de l'Union qui voudraient faire partie de la société d'harmonie en formation, de bien vouloir adresser leur nom à M. Garcenot et au [illegible] lui soumettre les idées qu'ils pourraient avoir à ce sujet, ou au local de l'Union.

M. Garcenot est suffisamment connu parmi nous et sa réputation de musicien n'est plus à faire, il suffira de rappeler ses titres pour juger que la confiance du Comité ne pouvait être mieux placée. Musicien et professeur, M. Garcenot fut élève du conservatoire de Paris, trombone solo au [illegible] de ligne et sait enseigner tous les instruments en cuivre.

Communiqué.

* * *

CONCOURS DE BILLARD FRANCAIS

Le samedi 8 août, à 8 heures, il y aura dans le local de l'Union Nationale Française de l'Ouest, 97 rue Dominion, un grand concours de billard français (billard à 3 billes).

Tous les Amateurs, Français, Belges, Suisses et Canadiens français sont invités à prendre part à ce concours pour lequel de nombreux et magnifiques prix ont déjà été souscrits.

Les parties de classement, car il y aura deux catégories, se joueront tous les soirs de 8 heures à minuit du 1er au 7 août.

Prochainement nous annoncerons de grands concours de jeu de piquet, de manille et de casino.

La Très Révérende Mère Prieure des Chanoinesses des Cinq Plaies du Sauveur, dont la Maison mère est à N.-D. de Lourdes, Man., était en ville la semaine dernière, à la Maison Vicariale des Soeurs Grises, d'où quatre de ses soeurs suivent aux cours de l'Ecole Normale.

* * *

Le docteur Laurendeau sera candidat à l'élection de décembre dans le quartier No. 3 contre M. Gauvin, échevin actuel.

* * *

Le docteur Benoit, de la paroisse du Sacré-Coeur, Winnipeg, a été nommé médecin de la Maison Vicariale.

* * *

La retraite du clergé séculier s'est terminée samedi.

Mgr l'Archevêque sera absent de Saint-Boniface la plus grande partie du mois d'août. En son absence, on est prié de s'adresser à Mgr Béliveau.

* * *

Le pèlerinage dont la date avait d'abord été fixée au 5 août a été remis au 13 août. Le train qui quittera Winnipeg à huit heures du matin arrêtera à toutes les stations.

* * *

BAPTEMES.

Joseph-Gabriel, fils de Pierre Gladu et de Elise Courchesne. Parrain, Joseph Gladu, marraine, Adèle Lafournaise.

Marie-Eva-Alice, fille de Alphonse Lemay et de Albina Surprenant. Parrain, G.-A. Cardon marraine, Eva Surprenant.

Marie-Délina-Françoise, fille de J.-C. Dussault et de Eva Besson. Parrain, Siméon Dussault, marraine, Délina Couture.

Joseph-François, fils de W. Seadon et de Marie Richard. Parrain, O. Ricard, marraine, Mildred Poitras.

Marie-Agnès, fille de W. Seadon et de Marie Richard. Parrain et marraine, les mêmes que pour le précédent.

Joseph-Aurèle, fils de Joseph Ducharme et de Rose René. Parrain, Aurèle Maillot, marraine, Adeline Petit.

Emilien-Félix, fils de Adélard Hébert et de Emilia Grégoire. Parrain, Emile Hébert, marraine, Alexandrina Paul.

Anne-Maria, fille de Edouard et de Geneviève Rialland. Parrain, Georges Marchand, marraine, Marie Bertheux.

Hélène-Pauline et Louise-Irène, filles de Joseph Collomb.

* * *

SEPULTURES.

28 juillet, Jean Desmarais décédé à l'Hospice d'Youville à l'âge de 90 ans.

30 juillet.—Antoinette Caron fille de H. Caron.

30 juillet.—Léon, fils de F. Sevillon.

[illegible] juillet.—Cyrille Parisien décédé à l'hôpital de St-Boniface à l'âge de 45 ans.

2 août.—Alice Léonard, fille de Stanislas Léonard.

* * *

AU COLLEGE.

Voici le personnel du collège de S. Boniface pour l'année 1914-15.

Recteur — R. P. Alexandre Gagnieur.

Ministre — R. P. Primeau.

Préfet des études et de discipline—R. P. Victor Gravel.

Procureur—R. P. F. X. Robichaud.

Classes françaises:

Philosophie— R. P. Martin Fox.

Sciences—R. P. Joseph Blain.

Rhétorique — R. P. Ernest Roby.

Belles-Lettres—R. P. Joseph Léveillé.

Versification—R. P. Olivier Beaulieu.

Méthode—R. P. Paul de Mangelere.

Eléments Latins—R. P. Richard Vandandaigne.

Mathématiques—R. P. Austin Bradley.

Classes anglaises:

Rhétorique — R. P. Francis Downes.

Humanities—R. P. Patrick Coughlin.

I. Matriculation—R. P. M. Daniel O'Dooley.

II. Matriculation—R. P. Achille Courchesne.

Latin Rudiments—R. P. Hutchins.

Surveillants:

R. R. P. P. Augustin Messier, J. B. Sauvé.

Victor Pauzé et Eugène Pedneault.

M. le Rédacteur de la Liberté:

Nous avons l'honneur de vous envoyer ci-dessous la décision prise à la dernière assemblée et nous vous prions de lui donner toute la publicité qu'elle comporte.

"En raison des événements Européens, les membres de l'Union Jeanne d'Arc, réunis en une assemblée générale de jeudi 30 juillet, ont décidé à l'unanimité."

1. De suspendre toutes les fêtes projetées.

2. De faire chanter une messe en l'honneur de Jeanne d'Arc à l'intention de la France.

3. De faire circuler un souscription publique dont une partie servira à payer les frais du service religieux et le reste sera distribué aux français qui partent.

On peut souscrire au Siège de l'Union Jeanne d'Arc.

322 rue St-Jean Baptiste,
St-Boniface.

R. P. Morice au Juniorat de St-Boniface.

M. Alfred Commune, Banque d'Hochelaga, St-Boniface.

M. Contant, Norwood Garage, Norwood.

M. Bozec, Molson's Bank, Winnipeg.

Et aux porteurs de listes.

F. Ozanam,
Secrétaire adjt.

SAINT-LEON.

Nous mentionnions l'autre jour les remarquables succès aux examens des élèves des excellentes religieuses que sont les Chanoinesses des Cinq Plaies, que le lever de nuit et les autres austérités auxquelles elles se livrent n'empêchent pas de faire de cinq à huit heures de classe par jour. Voici les noms de leurs élèves à Saint-Léon qui ont réussi à leurs examens: Zéphyrina Payette, Marthe Wasse, Harvé Rondeau et Edgar, qui tous les quatre passeront avec honneur—le dernier avec pas moins de 891 points. Il avait étudié sous Mlle Adèle Roy, mais fut présenté par les Chanoinesses. Trois autres passèrent également: Marie Anna Parent, Maria Boyer et Irène Guertin.

> **LES FLOTTES D'INTERIEUR**
>
> Toulon, 31.—Les flottes de la Méditerrannée, sont réparties comme suit pour l'année 1914:
>
> France, 18 cuirassés, 6 croiseurs.
> Italie, 6 cuirassés, 4 croiseurs.
> Autriche, 6 cuirassés, 3 croiseurs.
> Angleterre, 4 cuirassés, 4 croiseurs.
>
> Comme l'Italie restera probablement neutre au cas d'un conflit provoqué par l'Autriche, la flotte de la triplice se trouve en conséquence réduite aux unités de l'Autriche; et même si le Quirinal décidait d'intervenir, l'Autriche et l'Italie réunies n'offriraient que 12 cuirassés et 10 croiseurs appartenant à la France et à la Grande Bretagne.

La petite Maria Boyer n'a que douze ans!

A N.-D. de Lourdes, quatre élèves des Chanoinesses se présentèrent pour la première partie du diplôme de troisième classe. Toutes passèrent, et parmi elles Sophie Bosc avec honneur. Les trois autres étaient: Mélanie Cosin, Marion McEachran et Laurent Forsyth.

LE PREMIER SANG EN IRLANDE

Un engagement a lieu entre les troupes régulières et un détachement de volontaires nationalistes près de Dublin.

Dublin, 28.—Le sang a commencé de couler en Irlande. Trois hommes et une femme ont été tués et une soixantaine de personnes blessées au cours d'une rixe entre la foule, les volontaires irlandais et le régiment des King's Own Scottish Borderers. Sept des blessés qui reposent actuellement à l'hôpital succomberont probablement à leurs blessures. Les troupes durent faire feu à plusieurs reprises sur la foule et ce n'est qu'après plusieurs heures que l'ordre fut rétabli.

Cet engagement fut le résultat d'une tentative audacieuse des volontaires nationalistes irlandais qui aidés de la foule tentèrent de faire entrer des armes dans la ville.

Une consignation de fusils, on prétend qu'il y en avait environ dix mille, fut débarquée hier midi à Howth, à neuf milles de Dublin. Le vaisseau à bord duquel les armes furent transportées, était un yacht privé. Les volontaires nationalistes coupèrent tous les fils télégraphiques et arrêtèrent tout le trafic sur les routes de Dublin, et, d'après les rapports, envoyèrent une grande partie des armes au moyen d'automobiles.

> **LE SAINT-PERE A DEMANDE LA PAIX.**
>
> Rome, 29.—On annonce que le pape a envoyé à l'empreur d'Autriche, avant la déclaration de la guerre, le message suivant: "Je vous demande de ne pas souiller avec du sang votre vieillesse."
>
> Le plus grand émoi règne à Rome, cause de la perspective d'une conflagration européenne.

70,000 rondes d'ammunition furent aussi expédiées par ce moyen. Les autorités envoyèrent immédiatement un bataillon des King's Own Scottish Borderers pour faire la saisie des armes immédiatement car on venait d'apprendre que les volontaires en importaient dans la ville.

Les réguliers rencontrèrent un détachement de volontaires irlandais au pont Clonmell et une échauffourée s'en suivit. Il n'y eut pas de coups de fusils d'échangés à ce moment cependant. Une grande foule d'Irlandais se rassembla en quelques instants et se mit à suivre les troupes, les raillant et acclamant John Redmond et le Home Rule. Finalement la foule se mit à lancer des bouteilles et des cailloux aux soldats qui répondirent par plusieurs décharges de leurs armes.

En un instant les rues furent couvertes de blessés, tandis que des femmes et des enfants effrayés se sauvaient en criant dans les rues.

L'hôpital Saint-Juras est situé tout près de l'endroit où l'engagement eut lieu et les blessés y furent transportés immédiatement. Quatre d'entre eux moururent quelques heures après.

Les soldats saisirent quelques centaines de fusils que les volontaires avaient en leur possession.

Un soldat appartenant au régiment passait dans un tramway. La foule l'aperçut et attaqua le char mais le soldat réussit à s'échapper. On craint d'autres rixes.

Parmi les blessés qui reposent à l'hôpital se trouve M. J. Judge, un officier imminent des volontaires.

Le yacht qui amena les armes était un voilier dont on avait changé le nom et qui était commandé par une femme ou un homme portant habits de femme.

Environ un millier de volontaires paradèrent ouvertement et partirent de Dublin pour aller recevoir les armes. Ils déclarèrent cependant qu'ils ne faisaient qu'une parade de pratique. La police locale et les gardes côtiers tentèrent d'empêcher le débarquement des armes mais ils furent repoussés.

Quand les autorités de la ville apprirent le débarquement des armes elles envoyèrent soixante policiers pour saisir les armes. Cette escouade fut plus tard renforcée par deux cents autres sous le commandement d'un officier. Les policiers furent placés le long du chemin par où devaient revenir les volontaires et les soldats furent placés pour barrer la route.

Quand les volontaires virent la mobilisation des troupes un bon nombre se sauvèrent avec leurs armes et se dispersèrent dans les champs. La police et les soldats tentèrent de désarmer les autres.

Au cours de l'engagement qui s'en suivit les volontaires se servirent de leurs revolvers et un officier et un soldat furent blessés. Les soldats tirèrent alors plusieurs décharges et se servirent de leurs baïonnettes et c'est avec beaucoup de difficultés qu'ils purent regagner leurs baraques.

Plusieurs policiers ont été suspendus pour avoir refusé de tenter de désarmer les volontaires.

Après l'engagement avec les soldats la foule pour se venger battit cruellement plusieurs soldats isolés qui se promenaient ou qui regagnaient leurs postes en bicyclettes.

Le Lord Maire a publié une lettre de protestation dans laquelle il déclare que les troupes furent envoyées en dehors sans la permission du maire et il demande que les responsabilités soient déterminées afin de savoir qui a donné ordre aux troupes de sortir et de charger leurs armes de billes. "Dublin et l'Irlande, dit le Lord Maire dans sa lettre, ont confiance que John Redmond et ses collègues sauront faire rendre justice à ceux qui sont responsables de cet outrage. Il doit cesser d'y avoir une loi pour une section de l'Ulster et une autre pour le peuple de l'Irlande".

La tragédie a causé une grande sensation. Les Nationalistes sont indignés de cette affaire parce que, disent-ils, les troupes sont contre les volontaires nationalistes et ne mettent jamais d'entraves aux démonstrations Ulstéristes.

Cinq mille volontaires, portant armes, ont paradé dans les rues de Belfast hier sous les yeux du général Macready et plusieurs autres de l'armée régulière et rencontrèrent dans leur sortie le Régiment de Dorset en parade.

UNE SENSATION A MONTREAL

Disparition a l'hotel de ville des plans et devis des egouts de l'Aqueduc.

Montréal, 28.—Une sensation peu ordinaire s'est produite ce matin à l'Hôtel de Ville, quand on a découvert que les plans de profils des égouts de l'aqueduc, qui ont fait le sujet d'une enquête et de l'arrestation de l'ingénieur Pelland, sont disparus avec des cahiers de notes de Pelland.

> **300 MILLIARDS.**
>
> Paris, 31.—La fortune totale française s'élevait l'année dernière à 300,000,000,000 de francs. Elle reste la plus importante et semble la plus intangible du Monde. Elle résulte de ses immenses réserves d'épargne, de sa puissance agricole et de la richesse de sa propriété.

Tout porte à croire qu'ils ont été volés et un des fonctionnaires du bureau de l'ingénieur en chef a été congédié. Seul, paraît-il, il savait où se trouvaient ces plans d'une grande importance.

Une enquête est ouverte.

Pour ajouter à l'éclosion de cette bombe, un échevin déclare que les papiers de l'expropriation de la rue Denonville, une autre affaire des plus agitées, sont éga- core il y aurait eu larcin. lement introuvables et que là en-

L'indignation chez les échevins est à son comble.

ENFANTS BRULES, CADAVRE CONSUME

Des cierges mettent le feu à une chambre mortuaire, à Sainte-Anne de Chicoutimi, et trois enfants sont sauvés grâce à l'héroïsme de leur père.—Les brûlures des petites victimes sont graves.

Québec, 29.—Un affreux accident s'est produit dans la nuit de dimanche à la résidence d'un cultivateur de Sainte-Anne de Chicoutimi, M. André Ouellet.

Plusieurs personnes étaient à veiller au corps, d'une jeune fille, Melle Maria Ouellet et priaient auprès de la dépouille qui devait être inhumée, ce matin, quand un cierge allumé mit soudainement le feu aux tentures et à la tapisserie de la chambre mortuaire. Quelques personnes coururent aussitôt à l'endroit où le feu venait d'éclater pour tenter d'éteindre les flammes naissantes, mais, comme une traînée de poudre, le feu envahit tout l'appartement et gagna les autres pièces de la maison, forçant les occupants à chercher refuge hors de la demeure. La maison fut entièrement consumée avec tout son contenu. On ne retrouva plus, dans les décombres, que quelques ossements de la défunte que l'on veillait lorsque le feu a éclaté.

Le malheureux père de cette famille si terriblement éprouvée, M. André Ouellet, trouva cependant le courage d'accomplir un sauvetage héroïque. Pendant que les adultes veillaient au corps de la jeune fille, trois enfants dormaient à l'étage supérieur, et comme le feu s'attaquait avec ra-

> **MELANGE DE RACES.**
>
> Selon le dernier recensement, la population de l'Autriche-Hongrie se composait comme suit : En Autriche, Bohémiens, Moraves, Slovaques, Polonais, Ruthènes, Slovènes; Serbes, Croates et Roumains, formant un total de race Slave évalué à 15,724,573. On compte en outre dans l'Empire 9,171,614 Allemands, 9,000 Magyars et 727,102 Italiens. La population de la Hongrie se compose de 8,742,301 Magyars, 8,377,077 Slaves et 2,135,181 Allemands.

ge aux pièces où les pauvres petits, ignorant le danger, dormaient profondément, M. Ouellet se précipita dans la maison pour les sauver.

Avec un courage admirable, M. Ouellet parvint à la chambre où ils reposaient, les saisit et les transporta hors de la maison. L'énergie qu'il avait déployée dans l'accomplissement de ce bel acte d'héroïsme avait donné tellement sur les nerfs du malheureux père qu'il s'évanouit sur le seuil de la porte en sortant avec le dernier enfant. Les trois enfants qui ont été sauvés d'une mort certaine, n'ont pas échappé complètement cependant aux ravages des flammes; ils étaient déjà affreusement brûlés lorsqu'ils furent secourus par leur père. Les blessures des petites victimes sont graves et on craint qu'elles ne leur soient fatales.

POUR AIDER L'EMPIRE

Le ministre de la milice canadienne dit que 20,000 à 30,000 hommes peuvent être mobilisés au Canada.

Le colonel Sam Hughes, ministre de la milice et de la défense du Canada a présidé hier une réunion du conseil de guerre. Cette réunion eut lieu après que l'on eut reçu un message du bureau de la guerre à Londres. L'honorable ministre a déclaré que le Canada pouvait mobiliser facilement 20,000 à 30,000 en peu de jours si la Métropole faisait un appel, au cas où elle serait entraînée dans le conflit actuel européen.

Les officiers ont reçu les instructions nécessaires pour mobiliser la milice canadienne si l'Angleterre le demande.

Comme mesure de précaution la garnison de Halifax a été rappelée de son campement à ses quartiers réguliers dans la citadelle de Halifax.

Il ne semble pas y avoir cependant aucune disposition de la part des autorités de jeter l'alarme dans le public avec le cri de guerre, on ne se propose pas de faire aucun autre mouvement que de se préparer à la mobilisation des troupes.

Le colonel Hughes dit qu'il serait disposé prendre lui-même le commandement des troupes si l'on décidait d'envoyer un contingent de militaires en Europe. On se rappelle qu'il avait fait la campagne d'Afrique contre les Boers.

L'effectif de la milice canadienne est d'environ 80,000 hommes. Dans un cas de nécessité on pourrait mettre sur pied quelques 250,000 hommes, mais l'équipement de ces hommes serait incomplet et demanderait beaucoup de temps.

Des ordres ont été donnés pour mettre tout sur un pied d'efficacité complet sur les côtes de l'Atlantique. Un détachement de 150 hommes a été envoyé pour protéger le poste "Hazel Hill" du câble sous-marin à Canso. Un autre détachement de 150 miliciens a été envoyé dans le même but à Cap Breton. Il y a quelques 3,000 ouvriers autrichiens au Cap Breton et l'on craint qu'il y ait un coup de main quelconque par quelques exaltés.

A L'APPEL

Notre collaborateur Bernard de Malglaive nous quitte aujourd'hui pour se rendre sous les drapeaux de France.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être ob-

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. COREY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LES GRANDES GUERRES, COUT EN VIES ET EN ARGENT.

Voici une liste des grandes guerres, montrant leur coût en vies et en argent.

Napoléoniennes, 1793-1815 ..	8,168	1,900,000	$6,250,000,000
Crimée, 1854-56	731	485,000	1,525,000,000
Guerre civile, E.-U., 1861-65..	2,456	656,000	3,700,000,000
Franco-allemande, 1870-71 ..	405	290,000	1,580,000,000
Russo-Turque, 1877-78	334	180,000	950,000,000
Boer, 1899-1902	962	90,898	1,000,100,000
Russo-Japonaise, 1904-05 ..	576	555,900	2,250,000,000
Balkan	802	145,500	200,000,000

FORCES DES NATIONS

	En temps de paix	En temps de guerre	Marine	Marins
Autriche	380,000	1,820,000	114	17,581
Allemagne..	870,000	5,200,000	325	66,783
Italie	250,000	1,200,000	171	33,095
Bulgarie	60,500	380,000	0	0
Totaux	1,570,500	8,780,000	610	117,459
	En temps de paix	En temps de guerre	Marine	Marins
Russie	1,290,000	5,500,000	220	52,463
France..	720,000	4,100,000	419	60,621
Gde-Bretagne.. ..	251,000	730,000	569	137,500
Serbie	35,000	270,000	0	0
Roumanie..	95,000	500,000	0	0
Totaux..	2,391,500	10,970,000	1,208	250,584